

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR CHANTALE DUBÉ

ESSAI SUR LA LITTÉRARITÉ À PARTIR DE LA NOUVELLE

L'INFIDÉLITÉ DE NORMAND DE BELLEFEUILLE

4 SEPTEMBRE 1997



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

RÉSUMÉ

Dans le but de contribuer à une définition de la littérarité, le présent texte propose de considérer la question de la spécificité littéraire (la distinction entre un texte dit littéraire et un texte dit non littéraire) comme une affaire de savoir écrire. Un texte littéraire se présentera donc comme un processus de structuration de sens qui organise (au plan de l'énoncé) un savoir-écrire de lecture traduisant (au plan de l'énonciation) un savoir-écrire d'écriture. Pour ce faire, l'hypothèse d'une «fiction de solution» sera formulée.

Une «fiction de solution» propose d'envisager un texte littéraire (ici, la nouvelle L'Infidélité de Normand de Bellefeuille) sous la forme de deux contenus: un contenu littéral et un contenu virtuel. Le littéral est conçu comme une proposition d'écriture et le virtuel comme une lecture de cette écriture; le littéral est appelé à devenir la réponse du virtuel, c'est-à-dire à rendre effective la lecture proposée. Ainsi, le contenu littéral et le contenu virtuel entretiennent entre eux un rapport interdépendant; où le littéral est la base d'un contenu virtuel; et, où le virtuel est constitutif d'un contenu littéral.

Le littéral et le virtuel sont perçus comme deux lieux qui doivent entrer en interaction pour signifier; l'un (virtuel) fonctionne selon un mode de débrayage énoncif (comme un autre lieu, où se déplace le sens d'un contenu littéral) et l'autre (littéral), selon un mode énonciatif (distant de son sujet de l'énonciation).

Dans une perspective de structuration de sens, ces deux lieux (laissés ouverts) ont besoin (pour être actualisés) d'une lecture les rabattant l'un sur l'autre. Cette lecture s'organise à partir d'un «élément langagier stable» (d'une trace de l'écriture). Cet élément se présente comme le moyen qui est acquis (au niveau de l'écriture) pour actualiser (au plan de l'énoncé) le contrat proposé; et qui, par là, articule un va-et-vient entre le contenu littéral et le contenu virtuel. Puis, il se définit également comme un moyen utilisé pour actualiser (au plan de l'énonciation) une lecture de la nouvelle L'Infidélité; il permet donc un croisement entre le plan de l'énoncé et le plan de l'énonciation. Dans la nouvelle L'Infidélité, cet élément est identifié à «Réservée». «Réservée» permet effectivement d'articuler une dynamique entre un savoir-écrire de lecture (énoncé) et un savoir-écrire d'écriture (énonciation); et ce, en passant par un

système d'interaction simulée. Le présent travail montre que pour mettre en branle cette dynamique, l'élément en question doit toutefois agir en relation avec un autre élément du texte (aussi identifié comme une trace de l'écriture) ; dans la nouvelle, il s'agit de la parole de Monsieur Do.

Ainsi, il n'y a de signification que de façon médiatisée (par la lecture). On peut donc affirmer qu'un contenu virtuel est engendré par un contenu littéral et qu'il est constitutif de ce dernier, puisqu'il n'y pas de lecture sans écriture, ni d'écriture sans lecture.

REMERCIEMENTS

Il m'a fallu beaucoup de temps pour terminer ce mémoire, et je dis merci à toutes les personnes qui, de près ou de loin, m'ont aidée à l'achever.

Je remercie mon directeur de recherche, Fernand Roy, pour ses précieux conseils et pour m'avoir encouragée à persévérer.

Je tiens à remercier également Francine Belle-Isle, professeure de littérature, dont les cours ont profondément inspiré ce travail de recherche. Merci.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
RÉSUMÉ.....	3
REMERCIEMENTS.....	5
TABLE DES MATIÈRES.....	6
INTRODUCTION.....	7
CHAPITRE 1: CONTENU LITTÉRAL, CONTENU VIRTUEL.....	23
CHAPITRE 2: UNE «STRATÉGIE DE DÉTOUR».....	55
CONCLUSION.....	88
BIBLIOGRAPHIE.....	96

INTRODUCTION

La distinction entre un texte dit littéraire et un texte dit non littéraire est-elle une question de savoir écrire? A-t-on besoin de ce savoir pour juger d'une oeuvre? Et si tel est le cas, à quel moment qualifierait-on un texte de «bien écrit»? Dans l'immédiat, nous pourrions répondre que pour être littéraire, un texte devrait présenter le critère de littérarité, mais Tzvetan Todorov a déjà fait opposition à cette solution. Devant les formalistes russes qui utilisaient la littérarité (objet d'une science de la littérature) pour souligner le caractère structural (par la présence d'une fonction esthétique autonome) d'un discours littéraire afin de le différencier d'un discours non littéraire, Todorov a soutenu dans son essai sur La Notion de littérature¹ que la recherche concernant le critère de la littérarité s'était avérée vaine jusqu'à ce jour (1970). Cette constatation l'amena à se désintéresser du fait littéraire. En reprenant certaines des observations qui ont conduit Todorov à ce désintérêt, nous verrons qu'il y a

¹ Tzvetan Todorov, «La Notion de littérature», La Notion de littérature et autres essais, 1987.

effectivement une difficulté à se prononcer sur le concept de littérarité. Malgré cela, nous prétendons qu'il peut encore être justifié de prendre intérêt à la question du littéraire. Pour rendre admissible une telle affirmation, nous présenterons une vision de la littérarité qui tiendra compte des reproches que Todorov adresse à celles (autres visions) qui ont été proposées antérieurement.

Selon Todorov, la littérature serait une «entité fonctionnelle» sans «entité structurale», où les termes «fonctionnelle» et «structurale» sont entendus comme suit:

Appelons «fonctionnelle» la première saisie de l'entité, celle qui l'identifie [la littérature] comme élément d'un système plus vaste, par ce que cette unité y «fait»; et «structurale», la seconde, où nous cherchons à voir si toutes les instances assumant une même fonction participent des mêmes propriétés².

Admettant sans trop d'objections la légitimité de la première, Todorov met en doute celle de la seconde. En se méfiant de l'existence d'une entité structurale, Todorov semble traiter le fondement de la littérarité comme un faux-fondement. Soumettre que «...la littérature ne soit qu'une entité fonctionnelle³», c'est dire à une étude qui envisage d'expliquer un fonctionnement en basant sa recherche sur la dominance d'une structure dans l'œuvre, que peu importe ce qu'elle en dit, cela se traduit toujours

² Ibid., p.10.

³ Ibid., p.12.

en termes de fonction, manifestant ce que fait la littérature sans jamais montrer comment elle le fait.

Partant de deux définitions structurales de la littérature qu'il juge séparément insuffisantes parce qu'elles seraient à lier, Todorov invalide l'idée d'une étude structurale. Considérant d'abord la littérature comme une fiction, il se posera la question «...si l'on est pas en train ici de substituer une conséquence de ce qu'est la littérature à sa définition⁴». Spécifiant qu'un texte n'a pas besoin d'être véritablement fictif pour être considéré comme tel, il en conclura qu'il s'agit là d'une «...des propriétés de sa [littérature] perception⁵».

Puis, s'attardant sur une deuxième définition présentant la littérature comme «...un langage systématique qui attire par là l'attention sur lui-même, qui devient «autotélique»...⁶», Todorov opposera que l'organisation n'est pas une particularité appartenant spécifiquement au «langage littéraire». Il remettra également en question cette notion de système en soulignant «...la grande facilité avec laquelle on peut toujours établir un tel

⁴ Ibid., p.13.

⁵ Ibid., p.13.

⁶ Ibid., p.16.

«système»⁷». De plus, il ajoutera que cette organisation, dans le cas d'un texte romanesque, n'est pas suffisante à le qualifier d'autotélique parce que «...ce dernier sert à représenter des objets, des événements, des actions, des personnages⁸».

Todorov finira par conclure que prises individuellement, ces deux définitions (fiction et autotélisme) ne sont pas satisfaisantes et que «...pour remédier à leur faiblesse, il faudrait que les deux soient articulées...».⁹ Donnant suite à cette proposition d'alliance, Todorov résume brièvement les travaux de René Wellek et A. Warren et de Northrop Frye pour finalement montrer que ceux qui ont travaillé à lier les deux grandes définitions structurales de la littérature ont échoué. Devant ce résultat, il n'en faut pas plus à Todorov pour qualifier ces recherches d'insuffisantes à identifier l'ensemble d'une production littéraire, et pour déplacer la question en introduisant la notion de discours: «Ainsi, l'opposition entre littérature et non-littérature cède la place à une typologie des discours¹⁰». Ce que Todorov reproche en fait à ces deux définitions, c'est que chacune

⁷ Ibid., p.17.

⁸ Ibid., p.17.

⁹ Ibid., p.18.

¹⁰ Ibid., p.25.

d'elles s'attarde à un genre spécifique (dans la première il s'agit de la prose narrative et dans la seconde de poésie), alors qu'on les traite comme si «...chaque fois [...] on avait affaire à la littérature tout entière¹¹». C'est en suivant ce raisonnement que Todorov renonce à l'opposition entre littérature et non-littérature et propose une typologie des discours.

Dans La Notion de littérature, Todorov suggère qu'il faut cesser de prétendre définir la «spécificité littéraire» parce qu'il n'y a pas [lui semble-t-il] de «...règles qui soient propres à toutes les instances de la littérature (identifiées intuitivement), et seulement à elles¹²». Nous voudrions ajouter qu'il n'y a pas de règles dans l'immédiat. Cette difficulté à cerner la spécificité littéraire est probablement due à la façon qu'on a de l'aborder.

Lorsqu'il s'agit de la question de la littérarité Denis Bertrand dit:

Aucune réponse ne pourrait naturellement se prétendre unique ou définitive en raison de la multiplicité des paramètres historiques, socioculturels, institutionnels et sémiolinguistique qui sont en jeu. Mais rien n'interdit d'envisager le problème et dans un cadre de pertinence défini, d'en explorer

¹¹ Ibid., p.25.

¹² Ibid., p.24.

l'opérativité¹³.

Comme une seule définition ne peut rendre compte de tout le fait littéraire, nous dirons de la littérarité qu'elle est un fait pluriel. La littérarité ne peut se résumer par une définition qui se contenterait d'énumérer ses caractéristiques, justement parce qu'elle est l'objet d'études d'un monde où chaque élément est différent. Todorov l'affirme lui-même, il ne suffit pas de trouver /a/ et d'ajouter /b/ pour obtenir /y/, il faut «amalgamer». La littérarité ne peut offrir une formule unique et définitive parce qu'une particularité définie par la théorie peut se développer, au niveau de la pratique, sous différents aspects, et qu'avant de considérer une hypothèse comme valide, cela demande du temps puisqu'il faut la vérifier. En attendant, il s'agira, pour nous, de contribuer à une définition de la littérarité.

Quant au raisonnement de Todorov, il se pourrait qu'il présente une faille. Lorsqu'il est question d'envisager le langage romanesque comme autotélique (seconde partie d'une définition structurale), Todorov dit que sa fonction référentielle (sens utilitaire) invalide d'elle-même ce critère. Mais étant donné qu'il s'agit de définition structurale, cette fonction devrait être comprise dans le

¹³ Denis Bertrand, «Référent interne et littérarité», La Littérarité, p.170.

même sens, c'est-à-dire comme ce qui organise le roman. Ce que ne semble pas faire Todorov lorsqu'il dit que le langage romanesque «...sert à représenter des objets, des événements, des actions, des personnages¹⁴». Peut-être la compréhension d'un langage romanesque paraît-elle plus accessible que celle d'un langage poétique (où l'utilisation accentuée de procédés littéraires peut nuire à la linéarité d'une lecture), mais cela suffit-il à lui enlever toute chance d'être qualifié d'«intransitif»? Il semble élémentaire de reconnaître que nous ne pouvons pas conclure à la signification d'un texte tant que nous n'avons pas posé un regard attentif sur l'ensemble de son fonctionnement.

Nous entendons par «regard attentif» une lecture qui organise une écriture et qui, en cela, peut se prononcer sur la question d'un savoir-écrire justement parce qu'elle est capable d'assumer le rôle d'une écriture. Nous tenterons d'expliquer la nature d'une telle proposition par une illustration: imaginons un instant l'existence de deux types de lectures, l'une de type traditionnel, l'autre de type non traditionnel. Une lecture traditionnelle suivrait un parcours linéaire qui s'effectuerait, par convention, de la première à la dernière ligne. Tandis qu'une lecture non traditionnelle se présenterait comme une «continuité» de la

¹⁴ Tzvétan Todorov, op. cit., p.17.

précédente; elle recommencerait avec un itinéraire différent puisque, cette fois-ci, elle débutterait, en quelque sorte, à la dernière ligne. Nous supposons que l'une (traditionnelle) tendrait vers une absence de savoir-écrire par opposition à l'autre (non traditionnelle) qui, dans un après-coup, travaillerait à organiser une écriture. Dans une situation de lecture traditionnelle, comme il s'agirait de saisir un premier sens (dans la plupart des cas, il s'agirait d'un sens littéral), la possibilité de signification serait beaucoup plus limitée qu'en lecture non traditionnelle qui, elle, aurait un atout en poche puisqu'elle aurait déjà exécuté un premier tour de piste. Nous appellerions le contenu provenant d'une première lecture «contenu littéral» et nous nommerions le second «contenu virtuel» puisque, comme son nom l'indique, il s'agirait d'exploiter une potentialité qui ne pourrait être accessible dans un premier temps. Préalablement, il faudrait supposer qu'un texte occupe un espace problématique dans lequel «quelque chose» fait problème. Pensons par exemple à un genre tel que la nouvelle. Cette dernière est reconnue pour ses finales souvent déroutantes; comme elle est généralement courte, et de déroulement rapide, elle est imprévisible. Si nous envisagions son imprévisibilité sous l'angle de notre proposition (qu'il y ait deux types de lectures), deux possibilités s'offriraient à nous: soit nous pourrions conserver son

caractère insolite en se limitant à un contenu littéral, soit nous pourrions considérer ce «quelque chose» comme une potentialité qui serait le point de départ d'un contenu virtuel. Le choix de la deuxième option appellerait une «seconde lecture»; étant donné que la nature fonctionnelle de ce «quelque chose» serait de ne pas être réductible à un contenu littéral, elle nécessiterait une «seconde lecture» (qui tendrait à intégrer ce «quelque chose»).

Nous en arrivons, avec de telles suppositions, à nous objecter à la décision de Todorov qui «...[consiste] à nier [dans l'état actuel] la légitimité d'une notion structurale de la «littérature»...¹⁵». En ce qui concerne la première définition, celle de la fiction, nous devrions déplacer la notion de fiction pour l'entendre non pas comme une invention, mais comme une opportunité d'organiser, par l'imaginaire, une possible signification. Nous passerions ainsi d'une notion d'invention passive à une notion d'invention active, c'est-à-dire à une notion d'invention à laquelle le lecteur (réel) participerait désormais. Quant à la seconde définition structurale (autotélique), il suffirait que nous acceptions l'idée d'un contenu virtuel. L'existence d'une seconde lecture obligerait alors à approfondir la première avant de qualifier le langage romanesque d'opaque ou de non opaque. De cette façon, nous

¹⁵ Ibid., p.25.

pourrions appliquer la deuxième définition structurale (la littérature est un langage systématique qui devient autotélique) au langage romanesque. Évidemment, face à cette seconde lecture qui se propose d'organiser une écriture, resterait cet argument soulevé par Todorov: «À se trouver partout avec une telle facilité, le système n'est nulle part¹⁶». Pour répondre à cette opposition, nous renverrons la question d'un savoir-écrire au plan de l'énonciation; un savoir-écrire (de lecture) devra trouver appui (confirmation) sur un savoir-écrire (d'écriture) d'un texte. C'est dans cette perspective de savoir-écrire que nous envisageons la formulation de notre hypothèse.

Nous proposons une hypothèse (que nous nommons «fiction de solution») non pas dans l'intention de définir le concept de littérarité, mais plutôt en vue de présenter une condition nécessaire à sa réalisation. Nous concevons chaque écrit comme s'il était un cas particulier, comme appelant sa propre lecture; par conséquent, nous ne pouvons pas discuter d'un texte tant qu'il n'a pas été analysé. Cette idée, nous la tenons de Darrault-Harris et Klein qui, dans leur essai portant sur la pratique psychiatrique, proposent en parlant de la «possibilité de choix dans les propositions thérapeutiques»:

...il faut savoir s'adapter à chaque soigné

¹⁶ Ibid., p.17.

particulier et dégager peu à peu les éléments de la décision (pas ceci, pas cela, quelque chose qui tient des deux, etc.), afin que la forme adéquate soit peu à peu cernée, et non rechercher obstinément des formes thérapeutiques préalablement définies...¹⁷

Bien que cette citation réfère à un autre contexte, elle n'est pas tout à fait étrangère à l'analyse de textes dits littéraires: dans les deux cas, il s'agit d'une étude concentrée sur la mise en forme d'une signification. Effectivement, dans une perspective où chaque écrit a sa spécificité, nous trouvons tout de même un dénominateur commun, celui d'une signification potentielle. Ce qui devrait intéresser en analyse littéraire, c'est l'aménagement d'une structure offrant une possibilité de signification. Une «fiction de solution» proposera comme condition essentielle que pour être littéraire, un écrit doit véhiculer implicitement une structure qui s'organise à partir d'un élément langagier. Cette structure, nous la concevons comme un croisement entre deux contenus (littéral et virtuel), puisque c'est par cette union qu'une signification prendra forme; le contenu littéral offrant une assise au contenu virtuel et le contenu virtuel (nous le supposons) étant constitutif d'un contenu littéral.

Étant donné qu'un contenu virtuel s'obtient à partir

¹⁷ Ivan Darrault-Harris et Jean-Pierre Klein, Pour une psychiatrie de l'ellipse: les aventures du sujet en création, p.232-233.

d'un contenu littéral, nous pourrions être tentée de classifier le littéral et le virtuel dans un ordre respectif en les qualifiant de sens premier et de sens second, mais comme ces deux contenus sont plutôt dans un rapport d'interdépendance, ces qualificatifs ne devraient être utilisés qu'à titre indicatif. Certes, il est vrai qu'un contenu virtuel peut sembler accessible seulement dans un deuxième temps, mais nous devons également comprendre qu'il est nécessaire à un contenu littéral; la présence de l'un ne provoque pas l'absence de l'autre et, par conséquent, les contenus ne peuvent pas prendre part à un processus de hiérarchisation puisqu'ils travaillent ensemble à agencer une structure de signification. Le rapport qui s'organise entre le littéral et le virtuel est donc un rapport de signification, c'est-à-dire de signifiant à signifié. Le passage d'un contenu à l'autre permettra l'organisation d'un mécanisme de signification.

Pour justifier cette affirmation, nous citerons une formule d'Umberto Eco qui semble bien illustrer l'idée générale de notre propos. Eco qualifie ce processus de «triadique» et présente ce rapport sous forme d'équation: «...soit A soit B est absent, et l'on voit l'un des deux comme le signe de l'autre à partir d'un troisième élément

C...¹⁸». Ce qui est présent pour nous, c'est le littéral qui correspond au contexte de l'anecdote, et ce qui est absent, c'est le virtuel qui correspond à une possibilité d'un second contexte créée par les interrogations laissées par une lecture de l'anecdote. Un contenu virtuel s'organisant à partir d'un contenu littéral, nous pourrions considérer un contenu littéral comme le signe d'un contenu virtuel tel que proposé dans la formulation d'Eco, mais dans l'immédiat, nous ne pouvons pas voir le littéral comme un simple indice puisqu'avant d'assumer le rôle d'un signe, il est d'abord un contenu. Par cet emprunt à Eco, nous voyons que ces deux contenus entretiennent une relation de contrariété, où le virtuel a besoin du littéral pour s'organiser et, où le littéral a besoin du virtuel pour se compléter; et que cette double dépendance s'articule à partir d'un troisième élément /C/. Ce troisième élément /C/ est nommé chez Eco «...le code, ou le processus d'interprétation actionné à travers le recours au code¹⁹». Pour nous, ce /C/ sera plus spécifiquement défini comme un élément langagier textuel que nous dirons stable. Pour que le critère de littérarité puisse s'appliquer, il faut que la possibilité de signification d'un texte s'appuie sur un élément langagier stable; il s'agit d'un élément du texte qui permet le passage d'un contexte un (littéral) à un

¹⁸ Umberto Eco, Les Limites de l'interprétation, p.244.

¹⁹ Ibid., p.244.

contexte deux (virtuel), tout en préservant sa forme matérielle. Le choix d'un tel terme devra être justifié, c'est-à-dire être souligné par l'ensemble du texte comme «élément particulier d'un tout». Nous verrons que cet élément permettra, entre autres, d'organiser un savoir-écrire de lecture.

De façon plus concise, nous voulons montrer qu'un texte littéraire offre à la fois un sens littéral et un sens virtuel, dont l'un deviendra la réponse de l'autre. Autrement dit, pour qu'il y ait texte, il devra y avoir une partie manifeste (littérale) qui sera la réponse à une question provenant d'une partie non manifeste (virtuelle) du texte. Une «fiction de solution» proposera alors (en s'appuyant sur un «élément langagier stable») que cette relation (entre le littéral et le virtuel) soit comme une interaction entre deux contenus, dont l'un proposera une écriture et l'autre une lecture de cette écriture. C'est dans ce va-et-vient entre deux contenus que se formulera un savoir-écrire de lecture qui, nous le supposons, devra traduire un savoir-écrire d'écriture, offrant d'un texte l'image d'une écriture (forme) à lire.

Pour vérifier cette proposition, nous procéderons à l'analyse d'une nouvelle de Normand de Bellefeuille, L'Infidélité, tirée du recueil Ce que disait Alice. Nous

entamerons le Chapitre un en apportant quelques précisions sur la façon dont nous envisageons le rapport entre un contenu littéral et un contenu virtuel. Ensuite, nous résumerons la nouvelle L'Infidélité. Puis, en proposant une première lecture de la nouvelle (contenu littéral), nous montrerons comment certains éléments du texte peuvent paraître problématiques. Cette première tranche d'analyse consistera à décrire l'organisation narrative de la nouvelle en s'inspirant du schéma narratif de Greimas. Nous devrions en arriver à percevoir ces éléments d'incompréhension comme des éléments qui exigent un «second» niveau de lecture. Nous poursuivrons notre analyse (montrant, cette fois-ci, un contenu virtuel) en envisageant la possibilité d'un deuxième contenu. Cette deuxième tranche d'analyse devrait introduire la notion d'un second contexte, différent de celui dans lequel s'inscrira le premier contenu. Après avoir fait l'agencement d'un contenu littéral et d'un contenu virtuel, nous expliquerons le rapport d'interdépendance qui les relie. Pour ce faire, nous développerons, au Chapitre deux, l'hypothèse de description de la relation entre ces deux contenus (littéral et virtuel) en termes d'interaction en nous servant d'un processus proposé par Ivan Darrault-Harris et Jean-Pierre Klein: la «stratégie de détour». Inévitablement, cet emprunt nous placera sur le chantier de la cure analytique. Une fois cette stratégie de Darrault-

Harris et Klein adaptée à l'écrit, nous tenterons de concevoir la relation entre un contenu littéral et un contenu virtuel comme une dynamique. Dès lors, nous serons amenée à considérer un contenu virtuel comme un lieu où se déplace le sens d'un contenu littéral. Nous organiserons ce déplacement à partir d'un élément langagier textuel (que nous disons stable). Nous présenterons ce dernier comme un élément structurant du texte, où se croisent le plan de l'énoncé (un savoir-écrire de lecture) et le plan de l'énonciation (un savoir-écrire d'écriture). Finalement, nous devrions en arriver à proposer la nouvelle L'Infidélité, comme un processus de signification qui exige, pour fonctionner, qu'un savoir-écrire de lecture assume la position d'un savoir-écrire d'écriture.

CHAPITRE 1

CONTENU LITTÉRAL, CONTENU VIRTUEL

Dans Les Limites de l'interprétation Umberto Eco mentionne :

...une fois interprétée, la métaphore nous engage à voir le monde différemment, mais pour l'interpréter il faut se demander «comment» et non «pourquoi» elle nous montre le monde de cette nouvelle manière¹.

Ce passage concernant la métaphore nous l'associons au texte littéraire; de la même manière qu'une métaphore crée une nouvelle vision du monde, un texte littéraire, par son langage, fera jouer cette notion de nouveauté, c'est-à-dire qu'il amènera la lecture à nuancer une certaine réalité, non pas par l'ajout d'une nouvelle dimension, mais seulement par le soulignement d'une chose déjà présente et qui est maintenant devenue fonctionnelle (qui a été actualisée). Nous expliquerons plus en détail cette affirmation en empruntant les termes de «métaphore banale» et de «métaphore ouverte» définis par Eco dans la Sémiotique et philosophie du langage.

Par «métaphore banale» Eco entend «une «métaphore pauvre», «fermée», peu cognitive, [qui] dit ce que l'on

¹ Umberto Eco, Les Limites de l'interprétation, p.162.

sait déjà². Bien entendu, il est difficile de parler d'une métaphore en la qualifiant de banale, Eco le souligne en disant qu'«aucune métaphore n'est fermée dans l'absolu³». Ce que nous devons comprendre, c'est qu'elle est banalisée par son usage devenu courant. Ce qu'explique également B. Dupriez dans son Gradus:

À l'usage, les métaphores perdent leur pouvoir, évoquant de plus en plus immédiatement leur thème, jusqu'à perdre leur sens propre et devenir des clichés⁴.

C'est donc l'usure qui permet de qualifier une métaphore de banale et d'en parler comme d'un «...jeu d'une simplicité déconcertante⁵».

Quant à la «métaphore ouverte», elle se présentera plutôt comme un nouvel ensemble qui ne peut être facilement résolu; son interprétation est complexe, elle ne se termine pas, elle se continue. La métaphore, ici, provoque un questionnement, exige qu'on s'attarde, qu'on s'interroge sur l'apparence des choses. Sa prise en compte mène à de l'ambiguité: de la «métaphore ouverte» «...il reste quelque chose d'ambigu⁶». Aux interrogations qu'elle fait

² Id., Sémiose et philosophie du langage, p.182.

³ Ibid., p.182.

⁴ Bernard Dupriez, «Métaphore», Gradus: les procédés littéraires, p.287.

⁵ Umberto Eco, Sémiose et philosophie du langage, p.182.

⁶ Ibid., p.183.

naître la métaphore reste ouverte, il n'y a pas encore de réponse sur laquelle on s'est entendu, sur laquelle on est arrivé à tenir un consensus.

Un texte littéraire ressemble à la «métaphore ouverte» d'Eco. Comme celle de la métaphore, son analyse questionnera une réalité, déplacera un regard, aura tendance à suggérer un angle de vision plutôt qu'à l'imposer. Comme celle de la métaphore, l'interprétation d'un texte demeure ouverte, et comme elle, il vaudra mieux s'interroger sur son «comment» que sur son «pourquoi».

Chercher à comprendre le «comment» d'une potentielle signification, c'est mettre en évidence un mécanisme, un mode de production. Ce processus, nous l'associons volontiers au fonctionnement du rêve tel que conceptualisé par Sigmund Freud. Il s'agit d'une route déjà fréquentée par plusieurs puisque ce ne sera pas la première fois qu'un auteur travaille à lier les dires de Freud aux phénomènes du langage. Pensons, par exemple, à Marc Angenot qui dans son Glossaire pratique de la critique contemporaine, note qu'il y a un travail du texte comme il y a un travail du rêve. Sous l'article Travail du texte, l'auteur fait le lien entre le travail du rêve et les notions de «génotexte» et de «phéno-texte» établies par Kristeva dans sa sémanalyse:

...par transposition [en parlant du travail du rêve] à une théorie du génotexte-phénotexte [sic] on parlera du travail du texte, dans le cadre d'une réflexion sur le mode d'intervention du désir inconscient dans la pratique littéraire. La structure télologique du discours dissimule le travail du texte⁷.

En définissant le travail de Kristeva en parallèle avec le travail du rêve conçu par Freud, Angenot crée un double danger, celui de faire croire qu'il y a chez Kristeva de la substitution et de l'immanence. Étant donné que notre travail vise à concevoir la spécificité littéraire par la présence d'un contenu littéral «engendrant» un contenu virtuel (un peu à la manière de Kristeva qui oppose «phénotexte» et «géno-texte»), nous utiliserons cette double menace pour nuancer notre propos.

Si nous associons les notions de Kristeva à celles de Freud, nous risquons de faire croire à un phénomène de substitution (chez Kristeva), puisqu'il y a effectivement cette idée chez Freud. Lorsqu'il parle de traduction du contenu latent en contenu manifeste, Freud donne à penser «...que le rêve est une sorte de substitut remplaçant les pensées [latentes]⁸». Pour lui, le dire d'un contenu manifeste traduit le dire d'une pensée latente qui ne peut se montrer au conscient que d'une façon détournée et qui,

⁷ Marc Angenot, «Travail du texte», Glossaire pratique de la critique contemporaine, p. 213.

⁸ Sigmund Freud, Sur le rêve, p.59.

une fois retracée, comble les lacunes du rêve (manifeste). Chez Kristeva, nous retrouvons également une idée de traduction quand elle mentionne que «...la spécificité textuelle réside dans le fait qu'elle est une traduction du géno-texte dans le phéno-texte⁹». À la différence de Freud, lorsque Kristeva parle de «traduction», il s'agit pourtant d'un rapport d'enchaînement, c'est-à-dire d'«engendrement», et non pas d'un rapport d'équivalence. C'est également sous ce type de rapport que nous entendons la relation entre un contenu littéral et un contenu virtuel; un contenu virtuel est engendré par un contenu littéral, en ce sens que ce dernier provoque une seconde lecture par une présentation où certains éléments (d'un texte) ne sont pas résolus. Freud aurait tort lorsqu'il parle de substitut, il devrait plutôt parler d'articulation puisque ce qu'il conçoit, c'est une articulation. Pour qu'il y ait signification les deux contenus définis par Freud (manifeste et latent), doivent s'articuler. Pour arriver à faire sens, ils doivent entretenir un rapport dialectique et c'est ce qu'explique Freud lorsqu'il s'agit d'interpréter un rêve: il dit que le contenu latent comble les lacunes du rêve et que ce sont justement ces lacunes qui ont appelé l'analyse menant au «matériel du rêve». Autrement dit, c'est en articulant les deux contenus qu'il

⁹ Julia Kristeva, cité dans Oswald Ducrot et Tzvétan Todorov, Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, p.447.

en arrive à une possibilité de signification. Freud ne devrait pas considérer un contenu manifeste comme le substitut d'un contenu latent puisque l'un ne s'efface pas au profit de l'autre.

En parlant d'engendrement, nous aurions pu atténuer un peu le deuxième danger qui est de faire croire chez Kristeva à l'immanence d'un sens. Mais, on aura beau dire, il est difficile de parler de création avec Freud; Freud ne crée pas, il découvre. Et son influence n'est pas sans marquer la façon d'envisager les phénomènes du langage. Pensons ici à Jacques Derrida qui propose une vision de la métaphore où:

Il n'y a de métaphore que dans la mesure où quelqu'un est supposé manifester par une énonciation telle pensée qui en elle-même reste inapparente, cachée ou latente¹⁰.

Spécifions immédiatement qu'il n'est pas question ici d'encourager cette thèse, où la métaphore est le résultat d'une intention de l'auteur. Notre point de vue se rallie plutôt à celui d'Eco:

...l'interprétation métaphorique naît de l'interaction entre un interprète et un texte métaphorique, mais le résultat de cette interprétation est autorisé aussi bien par la nature du texte que par le cadre général des connaissances encyclopédiques d'une certaine culture, et en règle générale, il n'a rien à voir

¹⁰ Jacques Derrida, «La Mythologie blanche», Poétique, n° 5, p.20.

avec les intentions du locuteur¹¹.

Ainsi, l'intention du locuteur ne fait pas partie de l'interprétation; et une métaphore ne devrait pas non plus être perçue comme un sens caché qui serait à découvrir, à retracer. Le travail de lecture en est un d'agencement (d'une écriture) et non pas de reconstitution.

En ce qui a trait à Kristeva, Marc Angenot, toujours dans son Glossaire, semble proposer qu'il y a chez elle non pas la conception d'un sens immanent comme nous le retrouvons chez Derrida, mais plutôt d'une finalité immanente; comme si tous les éléments d'un texte étaient orientés vers la traduction d'un désir inconscient. Si nous pouvions parler de ce désir comme d'un processus de structuration de sens, peut-être pourrions-nous adapter cette notion de finalité à notre propos, mais encore faudrait-il évacuer la notion d'immanence. C'est que, comme le souligne Darrault-Harris et Klein dans leur essai:

...l'entreprise sémiotique ne vise pas quelque vérité soigneusement dissimulée, mais la construction d'un simulacre explicitant la manière dont la signification s'engendre dans le discours¹².

De même que «...la thérapie n'est pas une réponse aux problématiques du sujet, mais une mise en scène pour

¹¹ Umberto Eco, Les Limites de l'interprétation, p.163.

¹² Ivan Darrault-Harris et Jean-Pierre Klein, Pour une psychiatrie de l'ellipse: les aventures du sujet en création, p.37.

accueillir ces problématiques¹³», l'analyse d'un texte met à jour une potentielle structure de signification qui est susceptible de faire sens. Darrault-Harris et Klein ne retracent pas le sens, ils contribuent à son organisation. C'est comme s'ils convenaient que la réponse était déjà donnée, puisque le sujet se présente comme le résultat d'un manque; il (sujet) fait problème. Le remède n'est pas de retracer la source de la résistance, mais d'élaborer à partir de cette réponse, la question qui fera sens pour le sujet. Dans le cadre d'une étude sémiotique, nous proposerons d'envisager un texte littéraire de la même façon: une fois le contenu littéral perçu comme une réponse avec ses carences, il s'agira d'agencer, à partir de ce contenu, une question (un contenu virtuel), qui mise en relation avec le contenu littéral, s'appliquera à organiser une possible signification.

Soutenant l'hypothèse qu'un texte littéraire offre la possibilité d'aménager une structure de signification à partir d'un élément langagier textuel que nous disons stable, nous entendons en arriver, par le biais de la nouvelle L'Infidélité de Normand de Bellefeuille, à montrer comment nous pouvons, à partir d'un élément (stable) du texte (en occurrence le mot «Réservée»), organiser une relation dynamique entre une proposition d'écriture et une

¹³ Ibid., p.22.

proposition de lecture de cette écriture. En effectuant une mise en parallèle avec la «stratégie de détour» (telle qu'entendue par Darrault-Harris et Klein), nous voudrions suggérer qu'un texte littéraire présente, comme dans le cas de la thérapie, l'opportunité de créer une interaction, offrant au lecteur une possible signification.

Puisque nous utilisons le contenu littéral comme matériau de base pour organiser cette structure de signification, il conviendra, dans un premier temps, de résumer l'histoire de cette nouvelle. Ce résumé sera ensuite suivi d'une première tentative de lecture qui, elle, commentera le plan de l'anecdote (contenu littéral) en se référant (conformément à la théorie greimassienne) aux quatre phases du schéma soient la manipulation, l'acquisition de compétence, la performance et la sanction. Cette première approche sera une sorte de préalable nécessaire pour entreprendre une «seconde» lecture de la nouvelle. Elle servira, entre autres, à montrer qu'un contenu littéral ne suffit pas, à lui seul, à expliquer certaines difficultés du texte et qu'il exige, par là, l'organisation d'un contenu virtuel.

La nouvelle L'Infidélité de Normand de Bellefeuille, raconte l'histoire d'une infidélité, celle d'un homme (Je-narrateur), commise à l'endroit d'un restaurant auquel ce

dernier est dévoué depuis dix ans. Cette histoire qui est dédicacée «à David Do», débute par un personnage Elle qui incite le Je-narrateur à se rendre dans un restaurant autre que celui qu'il fréquente habituellement. Sous prétexte qu'il est un homme fidèle, le Je-narrateur répond qu'il ne peut céder à cette invitation. Même si, à La casserole de riz, on lui servait pour un moindre prix, un menu «presque aussi bon» qu'aux Délices du Széchuan, il se dit «fidèle» à ce dernier. Pourtant, par le fruit d'un «hasard» ou d'une «préméditation inconsciente», il se rend anonymement dans cet autre restaurant, La casserole, manger les deux mets qu'il mange depuis dix ans aux Délices. Là, il reçoit d'un Chinois (le maître des lieux) un accueil familier, «trop familier», lui faisant déjà regretter celui de Monsieur Do aux Délices. Cette hospitalité se révèle le point de départ d'une série d'actes qui amplifient son malaise: encore troublé d'être traité si familièrement dans un endroit présumé étranger, le Je-narrateur se voit attribuer une table sur laquelle se trouve une «carte grasse de sauce» qui indique «Réservée»; puis, une fois installé, sans qu'il n'ait le temps de voir le menu et encore moins de commander, on lui sert son habituel carafon de saké à la température idéale; de la même façon, on lui amène un ravioli (mets qu'il préfère) cuit à point et qu'il trouve exquis. Tentant d'expliquer l'étrange familiarité de ces faits, il suppose que c'est «Elle» qui doit être

derrière tout cela. Mais, découvrant son deuxième mets favori, un boeuf à la saveur d'orange, lui être présenté par un patron devenant «franchement amical», le Je-narrateur semble dépassé par les événements. À ce moment, au lieu de manger le deuxième mets, le Je-narrateur boit rapidement quelques verres de saké tiède. Après cela, il quitte les lieux précipitamment parce qu'il croit entendre son nom, alors qu'il ne veut pas être identifié. Suite à cette aventure, nous retrouvons le Je-narrateur dans sa routine quotidienne, où le personnage Elle insiste toujours, en soulignant qu'à La casserole de riz la cuisine s'est maintenant améliorée; et où lui continue d'affirmer qu'il est un homme fidèle. Comme à l'habitude, il prévoit se rendre chez Monsieur Do, où, sans aucun doute, ce dernier lui «murmurerà»: «Vous savez, la tiédeur, la tiédeur c'est ça le malheur du saké! Mais voilà tout compte fait sa seule et, ne croyez-vous pas, bien pardonnable infidélité...¹⁴».

Suite à ce résumé, certains éléments de la nouvelle paraissent problématiques. La conclusion, par exemple, peut surprendre puisque, dans un premier temps, il ne semble pas possible d'expliquer «comment» la nouvelle prend fin sur une parole anticipée de Monsieur Do; ni «comment»

¹⁴ Normand de Bellefeuille, «L'Infidélité», Ce que disait Alice, p.102.

le Je-narrateur peut continuer d'affirmer sa fidélité, alors qu'il vient de commettre une infidélité. Ces difficultés de lecture, nous les attribuons à la partie littérale du texte; c'est en tentant de les comprendre, de comprendre la manière dont ils prennent forme, que nous arriverons à montrer ce que nous entendons par contenu littéral et, par la suite, à montrer ce que nous entendons par contenu virtuel.

Le Groupe d'Entrevernes dit: «Ainsi, ce qui rend possible l'entrée dans l'univers du sens, ce sont la perception de différences, l'établissement de discontinuités...¹⁵». Partant de ce point de vue, observons les différences entre le commencement de l'histoire (le moment avant l'infidélité, où le Je-narrateur affirme sa fidélité par «Mais je suis fidèle¹⁶») et son point d'arrivée (le moment après l'infidélité, où le Je-narrateur, cette fois, affirme sa fidélité par «quand on est fidèle»¹⁷). D'abord, deux différences. La première s'articulant au niveau de la qualité de la cuisine, celle de La casserole: au début le personnage Elle qualifie «...la sauce des raviolis [comme paraissant] moins liée et

¹⁵ GROUPE D'ENTREVERNES, Analyse sémiotique des textes, p.129.

¹⁶ Normand de Bellefeuille, op. cit., p.99.

¹⁷ Ibid., p.102.

le boeuf à l'orange [comme pouvant] être plus relevé...¹⁸»; et à la fin «Elle» note que «...depuis peu, fait bizarre, la sauce des raviolis est mieux liée et le boeuf à l'orange idéalement relevé¹⁹». Quant à la deuxième différence, elle concerne l'affirmation «je suis fidèle» comme point de départ devenue au point d'arrivée «on est fidèle». Et puis, nous retrouvons une discontinuité (au sens où elle apparaît seule, c'est-à-dire qu'elle ne se compare avec aucun point la précédant sur le plan de l'anecdote) par la parole anticipée de Monsieur Do. C'est à partir de ces perceptions que nous organiserons une possible signification.

Afin d'exposer ce que nous devons comprendre par contenu littéral, nous emprunterons le schéma narratif de Greimas, tel que défini par le Groupe d'Entrevernes dans Analyse sémiotique des textes. Nous commencerons par identifier les trois sujets présentés par la narration, soit le sujet d'état (destinataire), le sujet modalisateur (destinateur) et le sujet opérateur (destinataire). Ce n'est pas une erreur de voir apparaître ici deux fois le mot «destinataire». Généralement, on s'entend²⁰ pour dire

¹⁸ Ibid., p.99.

¹⁹ Ibid., p.102.

²⁰ Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés, «Schéma narratif», Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage, p.244-247.

que le sujet opérateur (ici, le Je-narrateur) est, sur le plan de l'anecdote, le destinataire, c'est-à-dire celui à qui s'adresse la manipulation. Par ailleurs, nous pouvons envisager la présence d'un deuxième destinataire, si l'on se réfère à ces deux citations d'Anne Hénault:

«...[le] sujet du faire [...] assure le conjonction du sujet d'état avec son objet valeur²¹»; «...le destinateur agit sur un futur sujet pour lui faire faire un acte qui sera en même temps un don pour le destinataire²²».

Ainsi, le sujet du faire serait destinataire de la manipulation et le sujet d'état serait destinataire de l'objet valeur. Dans le cas du présent texte, nous voudrions proposer que l'un (sujet du faire) soit destinataire au plan de l'énoncé et l'autre (sujet d'état), destinataire au plan de l'énonciation, en les identifiant respectivement à Je-narrateur et à Monsieur Do.

Anne Hénault suggère qu'en étant destinataire de la manipulation, le sujet opérateur (Je-narrateur) soit tributaire d'une transformation. Or, nous notons, au plan de l'énoncé de la nouvelle L'Infidélité, le syntagme «quand on est fidèle» (parole d'arrivée) qui, mis en opposition avec «Mais je suis fidèle» (parole de départ), peut agir en guise d'indice, manifestant qu'une transformation a eu

²¹ Anne Hénault, Narratologie: sémiotique générale (Les Enjeux de la sémiotique 2), p.74.

²² Ibid., p.69.

lieu; ce qui justifie la proposition du Je-narrateur comme sujet opérateur. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de constater, lors de l'analyse de l'organisation narrative de la nouvelle, que le Je-narrateur est également le destinataire de la manipulation (au plan de l'énoncé).

Quant à Monsieur Do, nous le supposons destinataire parce que sa présence intervient en dernier lieu (à la fin de la nouvelle). Si nous considérons qu'un destinataire est «...essentiellement le point d'aboutissement de la communication émanant du destinateur²³», il est légitime de prétendre que Monsieur Do en est le «point d'aboutissement» (c'est du moins lui qui a le dernier mot) puisque sa parole anticipée termine la nouvelle. Nous pourrions également émettre l'hypothèse que la dédicace «à David Do» désigne le Monsieur Do du texte. Pour accepter cette supposition, il faut nous situer sur un autre plan, soit celui de l'énonciation.

Une dédicace pose clairement David Do comme le destinataire (ou l'allocutaire pour employer le terme propre au procès d'énonciation) de L'Infidélité; si nous identifions Monsieur Do à ce dernier, nous supposons Monsieur Do destinataire de L'Infidélité. Afin d'articuler le sujet d'état (Monsieur Do) à la manière d'un

²³ Ibid., p.69.

destinataire au plan de l'énonciation, nous abandonnerons ce sujet comme destinataire (bénéficiaire) d'un objet valeur, pour l'envisager dans la position d'un destinateur-judicateur (au sens où c'est lui qui, comme nous le verrons, viendra statuer sur la nature de l'acte d'infidélité commise par le Je-narrateur), c'est-à-dire comme celui qui est compétent (virtuellement) à lire la nouvelle. En associant le David Do de la dédicace au Monsieur Do du texte, nous entrons dans ce que nous appelons un jeu de doublage qui s'avérera nécessaire pour effectuer une lecture de L'Infidélité, et dont la justification viendra en cours d'analyse. Dans l'immédiat, nous placerons Monsieur Do comme destinataire au plan de l'énonciation et le Je-narrateur comme destinataire au plan de l'anecdote (de l'énoncé).

Le rôle du destinateur de l'anecdote est assumé, quant à lui, par le personnage Elle qui semble provoquer l'action de l'infidélité en agissant sur un sujet. En insistant auprès du Je-narrateur (sujet opérateur) pour qu'il aille à La casserole de Riz, Elle manipule ce sujet opérateur.

Maintenant que sont identifiés les trois sujets de la narration, nous présenterons une organisation narrative de la nouvelle de Normand de Bellefeuille en découplant le texte selon les quatre phases du schéma narratif (soient la

manipulation, l'acquisition de compétence, la performance et la sanction). Les explications servant à justifier ces divisions pourront paraître insuffisantes dans un premier temps, mais comme notre but est de montrer qu'une lecture anecdotique ne suffit pas à l'interprétation d'un texte, il importe que le lecteur de cet ouvrage voit bien (c'est-à-dire par lui-même) qu'effectivement cette lecture en redemande.

Au niveau de la manipulation, phase où un destinateur manipule un éventuel héros pour qu'il acquière un vouloir-faire ou un devoir-faire, nous retrouvons le Elle-destinateur qui insiste auprès du sujet (Je-narrateur) pour lui faire commettre une infidélité (premier paragraphe). En tant que destinateur-manipulateur, le personnage Elle pousse le Je-narrateur (sujet) à un vouloir-faire en passant par la tentation. En lui disant qu'il peut déguster un repas «presque» aussi bon pour un meilleur prix, Elle tente le Je-narrateur qui finit par accéder à un vouloir-faire, puisqu'il se rend anonymement à La casserole de riz (paragraphe deux). Nous en profitons ici pour souligner l'envergure de cette proposition. En fait, le personnage Elle propose un contrat au Je-narrateur dans lequel Elle lui promet qu'il fait une «bonne affaire» en allant à La casserole. Toutefois, cette proposition comporte une contrainte: le Je-narrateur doit être

infidèle, alors qu'il est fidèle depuis dix ans. Pour accepter la proposition, le Je-narrateur doit trouver un moyen lui permettant d'éviter l'aspect «dégradant» de la manipulation. Le personnage Elle est donc destinateur parce qu'il est l'initiateur de ce contrat, et aussi parce qu'il «...prend en charge l'interprétation des états transformés par le sujet opérateur²⁴». Effectivement, nous verrons, lors de la phase de sanction, qu'en comparant le moment où le personnage Elle note que la cuisine de La casserole pourrait être mieux (avant l'infidélité) avec le moment, où le personnage Elle constate que cette même cuisine est devenue parfaite (après l'infidélité), nous pouvons percevoir là une confirmation (sanction) de l'effet de l'action.

Considérant que l'acquisition d'un savoir-faire correspond à une phase appelée compétence (dans laquelle le sujet acquiert un moyen pour obtenir son objet), nous dirons qu'il y a acquisition d'une compétence au niveau des paragraphes trois à sept inclusivement. C'est à ce moment que le héros (sujet) obtient la capacité lui permettant de réaliser sa performance, de remédier à l'«avilissement» de la manipulation, dans ce cas-ci, nous dirons la façon d'aller à La casserole sans être infidèle. Effectivement, le Je-narrateur acquiert un savoir-faire lorsque, en se

²⁴ GROUPE D'ENTREVERNES, op. cit., p.50.

présentant à La casserole de riz, il accepte de jouer l'habitué de la maison: le moyen acquis se traduit par l'emprunt d'une identité «toute faite». En se laissant traiter comme s'il était un fidèle des lieux sans protester, le Je-narrateur autorise le faire-semblant proposé par l'accueil du Chinois; politique d'accueil qui semble s'appliquer à tous les clients de La casserole de riz, sans discrimination, comme un prêt-à-porter. En se prêtant à ce jeu, c'est comme si le sujet revêtait un air de fidélité, puisqu'il peut feindre d'être un autre; ce jeu d'apparence organise une simulation qui revêt l'allure d'un écran protecteur, de manière à laisser croire que la fidélité est sauvegardée.

Ensuite vient le temps du faire, c'est-à-dire celui de l'action, où le moyen acquis est mis à l'épreuve. C'est l'étape de la performance, de la transformation de la situation initiale. En observant le déroulement des paragraphes huit et neuf, nous remarquons un changement dans l'action puisque c'est à ce moment que le Je-narrateur cesse le jeu: il ne répond plus, ne mange plus, et s'en va à la sauvette. Effectivement, en voyant le maître d'hôtel (Chinois) devenir beaucoup trop «amical» envers lui, le Je-narrateur réagit en quittant les lieux précipitamment; comme si le jeu était allé trop loin. En fait, ce que semble craindre le Je-narrateur, c'est le dévoilement de

son identité puisqu'il se dit intérieurement: «Pas le nom, pas le nom, surtout pas le nom²⁵». Cela s'organise comme si le fait d'être identifié pouvait le compromettre, ou plutôt devrions-nous dire, pouvait compromettre son statut d'homme fidèle (c'est, du moins, ce dont la manipulation le menace en lui demandant d'être infidèle, alors qu'il est un homme entièrement fidèle). Le moyen acquis (l'emprunt d'une autre identité) est mis à l'épreuve par la menace d'être identifié, danger auquel le Je-narrateur résiste. Nous constatons un retournement de la situation initiale dans le fait que le Je-narrateur quitte les lieux de La casserole sans avoir été identifié; ce qui permet de supposer qu'il est allé dans ce restaurant sans être infidèle. Il est un peu tôt pour juger de la portée de cette performance et, par conséquent pour voir comment elle peut traduire un revirement de la situation initiale. La phase de sanction peut, quant à elle, nous informer un peu plus à ce sujet.

La phase de sanction est effectivement le lieu où l'efficacité du moyen est vérifiée. Cette phase s'échelonne sur les trois derniers paragraphes (dix à douze), où nous retrouvons le destinataire de l'anecdote (personnage Elle) ainsi que le destinataire de l'anecdote (Je-narrateur). C'est le destinataire qui, en venant

²⁵ Normand de Bellefeuille, op. cit., p.101.

effectuer la rétribution du faire, porte un jugement sur la réalisation de la performance. En considérant que «la sauce mieux liée et le boeuf idéalement relevé» agit en termes de rétribution du faire, nous pouvons dire qu'en provoquant l'acte d'infidélité, le destinataire-manipulateur désire améliorer la qualité de la cuisine. Nous constatons que ce qui «aurait pu être» est maintenant devenu; l'opération est réussie. Toutefois, si nous opposons à cette supposition une parole du Je-narrateur (destinataire de la manipulation) qui qualifie l'acte d'infidélité de «banale trahison», nous pouvons traduire l'action provoquée par le destinataire-manipulateur comme une demande d'infidélité. Demande d'infidélité qui, comme nous venons de le voir, mène à l'amélioration d'une cuisine. Compte tenu que le destinataire de la manipulation (Je-narrateur) voit la réalisation de la manipulation comme un acte de trahison et que, justement, au début il objecte à cette demande insistante un «Mais je suis fidèle²⁶», peut-être ne s'agit-il pas là de cuisine. En précisant que «la sauce des raviolis est mieux liée et le boeuf à l'orange idéalement relevé», il est possible que le Elle-destinataire demande à ce qu'une sauce soit mieux «liée» et un boeuf plus «relevé». Or, si nous considérons que lier une sauce, c'est l'épaissir en effectuant une liaison, nous nous apercevons que c'est justement ce que le Je-narrateur fait:

²⁶ Ibid., p.99.

il a une liaison avec un restaurant autre que celui fréquenté habituellement. De la même façon, il relève le boeuf, au sens où il assaisonne sa routine (fidèle depuis 10 ans) par de la variété (afin de la rendre moins monotone, plus agréable). En continuant d'insister pour que le Je-narrateur aille à La casserole (comme c'est le cas au début de la nouvelle), le Elle-destinateur agit comme si ce dernier ne s'y était pas rendu. Cette attitude confirme la sauvegarde des apparences et laisse croire que l'acte d'infidélité n'a pas été commis, comme si en ne s'étant pas fait identifier, le Je-narrateur avait su demeurer fidèle, du moins en apparence. Le Elle-destinateur reconnaît toutefois un changement: la cuisine de La casserole est meilleure. En disant au Je-narrateur que «la sauce est mieux liée», peut-être le Elle-destinateur lui dit-il qu'il est maintenant mieux lié puisqu'il (Je-narrateur) connaît mieux la valeur de son lien. C'est du moins ce que semble traduire la parole du Je-narrateur qui, en réponse à la demande insistante du personnage Elle, répond: «...quand on est fidèle, la simple pensée de la plus banale trahison, chaque fois, risque de nous paraître peu supportable²⁷». Cette parole du Je-narrateur est présentée comme une réponse émise «...presque sans humour²⁸», ce qui peut signifier qu'elle

²⁷ Ibid., p.102.

²⁸ Ibid., p.102.

mérite d'être prise en considération; regardons de plus près ce que dit cette parole. Le Je-narrateur y mentionne, presque sérieusement, que la moindre infidélité est peu supportable pour un fidèle. Cette affirmation dénote le changement de perception envers cette infidélité qui passe de «petite déloyauté facile à camoufler» (deuxième paragraphe) à «petite déloyauté peu supportable». Par le biais d'une infidélité, le Je-narrateur voit son infidélité d'un autre oeil; il lui accorde plus d'importance.

Nous achevons ici cette première lecture (concernant l'anecdote), puisque nous la pensons suffisante à mettre en évidence une organisation narrative de la nouvelle L'infidélité. Bien entendu, elle n'a pas la prétention d'être sans lacune, mais nous supposons que nous en sommes arrivée à formuler une structure contractuelle se déroulant entre le destinataire (manipulateur) de l'anecdote et le destinataire (manipulé) de l'anecdote. Quant au rôle de Monsieur Do dans cette histoire, il reste un peu énigmatique. Surtout si nous considérons qu'une anecdote se déroule sans lui. Oublions un instant la dédicace, et regardons l'enchaînement de la nouvelle:

Première phase:

Un destinataire (Elle) manipule un destinataire-sujet (Je-narrateur est tenté par la proposition de se rendre à La casserole de riz en dépit de sa fidélité).

Deuxième phase:

Le sujet acquiert le moyen (par l'emprunt d'une autre identité) d'obtenir son objet (éviter la déchéance

qu'implique la proposition).

Troisième phase:

Le sujet met à l'épreuve le moyen trouvé (il cesse le jeu et quitte La casserole sans être «nommé»).

Quatrième phase:

Le destinataire (Elle) sanctionne (la cuisine est meilleure), le destinataire-sujet reçoit la sanction (il répond: quand on est fidèle [...] la plus banale trahison [est] peu supportable»).

Cette première analyse s'effectue à partir des paragraphes un à onze. Ce qui exclut le dernier paragraphe, d'où la conclusion de l'anecdote se terminant au paragraphe onze. Et pourtant, la nouvelle, elle, ne s'arrête pas là. Elle ne s'arrête pas là, où l'anecdote se termine. Elle continue. Ce que nous proposons en empruntant ce chemin, c'est la possibilité que le paragraphe douze (celui où il s'agit de la visite chez Monsieur Do) ne soit pas essentiel au déroulement d'une anecdote; nous pourrions omettre cette partie et il y aurait tout de même une organisation narrative cohérente. Du moins elle pourrait répondre à une structure contractuelle telle que proposée par le schéma narratif; le paragraphe dix offrant le jugement du destinataire de l'anecdote et le paragraphe onze le dernier mot du destinataire de l'anecdote qui est, rappelons-nous, le «point d'aboutissement de la communication émanant du destinataire». Mais, comme nous ne pouvons exclure le dernier paragraphe, nous devons nous demander «comment» la

présence de Monsieur Do intervient à ce moment précis du texte.

Effectivement, si nous admettons l'idée de l'anecdote se terminant au paragraphe onze, c'est-à-dire avec la parole du destinataire de l'anecdote, nous pouvons conclure en disant que l'histoire se passe entre Elle et lui (Je-narrateur), puisque la communication s'effectue entre eux: dans un premier temps (au début de l'histoire), le personnage Elle propose au Je-narrateur une «bonne affaire», à laquelle le Je-narrateur oppose un «Mais je suis fidèle». Puis, dans un autre temps (à la fin de l'histoire), nous assistons à un dialogue semblable entre le personnage Elle et le Je-narrateur:

- Personnage Elle: «Et le saké! Tu devrais y goûter [...] on dirait qu'ils n'attendent plus que toi...»
- Je-narrateur: «Ah! tu sais ce que c'est quand on est fidèle...».

Cela se présente comme si l'anecdote se déroulait entre eux. Pourtant, la présence de Monsieur Do semble proposer que l'histoire se déroule entre lui (Je-narrateur) et lui (Monsieur Do): suite à cet échange entre le personnage Elle et le Je-narrateur, intervient la parole de Monsieur Do qui, en s'adressant au Je-narrateur, suggère (sans nécessairement exclure cet échange) Monsieur Do comme participant à une interaction. La parole de Monsieur Do devient alors nécessaire à une compréhension du texte

L'Infidélité. En fait, ce qu'implique la parole de Monsieur Do, c'est une relance de la lecture puisque, dans un premier temps, nous n'avions pas pris sa présence finale (ainsi que la dédicace) en considération.

En relisant la nouvelle L'Infidélité, nous notons la présence d'un élément particulier: il s'agit du mot «Réservée²⁹». D'abord, il est la marque d'une écriture au sein même d'une écriture; c'est un mot écrit sur une carte. Ensuite, certains signes l'isolent: il est guillemeté et sa première lettre est une capitale. Comme il s'agit d'un fait qui se démarque dans le texte, nous lui accorderons une attention particulière.

Le mot «Réservée» peut présenter deux acceptations amenées par le contexte dans lequel il se trouve. Il y a d'abord le sens attribué au rôle qu'il joue sur la table, c'est-à-dire celui indiquant quelque chose qui est mis à part, d'où l'idée (que nous retiendrons) d'exclusivité. Ensuite, «Réservée» peut amener le sens de discret qui est suggéré au début du même paragraphe lorsque le même mot est utilisé pour qualifier l'hospitalité de Monsieur Do: «Je regrettais déjà l'hospitalité chaleureuse mais réservée de Monsieur Do³⁰». D'où l'idée de quelqu'un qui agit avec

²⁹ Ibid., p.100.

³⁰ Ibid., p.100.

retenue. Partant de ces deux acceptations, nous regarderons quelle place peut occuper ce mot dans le texte.

Au troisième paragraphe, début de la phase d'acquisition de compétence, le Chinois «...escamote la carte³¹», par conséquent, nous dirons qu'en faisant disparaître le mot «Réservée», les signifiés de celui-ci sont également effacés (il reste la «forme d'expression» à recatégoriser sémantiquement). Nous perdons donc l'exclusivité et la retenue. À propos de la retenue, nous remarquons justement qu'à La casserole, on agit sans retenue. Pensons simplement à l'attitude démonstrative du Chinois: d'abord le Chinois reçoit le Je-narrateur par un «...accueil bruyant et trop familier³²» puis, il lui indique «...avec la même insupportable exubérance, une petite table...³³» et, finalement, il lui fait un «...rapide clin d'oeil -qu'on aurait dit de connivence...³⁴». De plus, non seulement nous perdons la retenue, mais en passant à La casserole, nous sommes également privée de l'exclusivité, puisque jusqu'à maintenant, seul le restaurant Délices du Széchuan bénéficiait de cette exclusivité. Cela s'organise comme si

³¹ Ibid., p.100.

³² Ibid., p.100.

³³ Ibid., p.100.

³⁴ Ibid., p.100.

le manque de retenue causait la perte d'exclusivité; ce qui pourrait correspondre à une conception de l'infidélité. Nous profiterons du fait que le mot «Réservée» est escamoté pour attribuer une signification à l'infidélité: nous la définirons comme «une perte d'exclusivité due à un manque de retenue».

Si nous regardons au niveau du récit, plus précisément à la phase de performance, nous voyons que le Je-narrateur agit avec retenue puisqu'il mange un mets sur deux; et ce, même s'il est persuadé que le deuxième mets est excellent. En se retenant, c'est comme s'il préservait l'exclusivité d'abord accordée aux Délices. La performance pourrait se traduire par le fait que le Je-narrateur demeure fidèle (en quelque sorte) envers les Délices et ce, malgré l'infidélité commise. De cette manière, nous pouvons dire que le Je-narrateur réussit à contourner la proposition du destinataire de l'anecdote, c'est-à-dire qu'il arrive, tout en respectant le contrat proposé, à ne pas tomber dans la déchéance qu'implique la manipulation. Cette supposition peut d'ailleurs se confirmer au niveau de la sanction par la parole de Monsieur Do. Lorsque ce dernier dit que la tiédeur du saké est une infidélité pardonnable, nous pouvons croire que cette infidélité est pardonnable parce qu'elle est tiède (modérée). Cette parole de Monsieur Do envisage la notion de tiédeur comme une infidélité

pardonnable. Par conséquent, nous pouvons juger pardonnable l'attitude du Je-narrateur, étant donné qu'en mangeant un mets sur deux, le Je-narrateur agit avec retenue, c'est-à-dire tièdement. Voilà comment l'écriture laisse voir le Je-narrateur comme étant toujours fidèle. En fait, ce que permet la performance, c'est un déplacement; nous donnons virtuellement une autre valeur à l'infidélité: si dans une infidélité on agit avec retenue, on demeure fidèle à celui qui est normalement trahi, et l'on trompe celui qui participe à la tricherie; comme si une infidélité dans laquelle il y a retenue, n'était pas réellement une infidélité envers le trompé, mais plutôt une preuve de fidélité (évitant ainsi la perte d'une identité, celle d'un homme fidèle).

Nous pouvons également noter, par l'événement de la carte escamotée, l'idée d'un tour de passe-passe, comme si le maître d'hôtel (Chinois) jouait le rôle d'un prestidigitateur. D'abord, il fait rapidement disparaître une carte; ensuite, il crée l'illusion que le Je-narrateur est aux Délices, puisqu'il le traite comme un habitué de la maison en lui présentant le même menu. Il semble que le passage du Je-narrateur au restaurant La casserole se déroule comme un tour de magie (un faire-semblant) auquel ce dernier ne comprend rien. Nous pouvons aussi considérer qu'un prestidigitateur est celui qui déplace des objets, au

sens où il les fait apparaître et disparaître. En déplaçant la carte, le Chinois déclenche un «système» (nous reviendrons sur cette notion de système) par lequel nous pouvons (en passant par le mot «Réservée») déplacer la notion d'infidélité; comme si, ce dont on parle n'était pas réellement ce que l'on nomme, comme si ce que l'on nomme infidélité n'en était pas véritablement une. Dorénavant, nous pourrons parler (au niveau implicite bien sûr) d'une fidélité qui demeure jusqu'au centre même de l'infidélité. L'entrée à La casserole permet donc de recatégoriser le concept de fidélité tel qu'il est établi au point de départ.

Nous avons dit qu'au point de départ, l'infidélité se définit comme «une perte d'exclusivité due à un manque de retenue». Cette hypothèse se renforce par l'attitude du Je-narrateur qui, en refusant d'aller à La casserole parce qu'il est fidèle, laisse entendre qu'une fidélité peut se concevoir comme une exclusivité. L'anecdote participe également à la plausibilité de cette hypothèse puisque l'histoire se déroule entre le personnage Elle et le Je-narrateur, nous pouvons y voir l'image d'un couple (mari et femme); ce qui peut laisser croire qu'il s'agit là d'une fidélité basée sur l'exclusivité puisqu'un couple se définit (entre autres), conventionnellement, comme une promesse mutuelle d'exclusivité sexuelle. Ainsi, c'est la

perte de cette exclusivité qui dérange (déstabilise) la fidélité et qui cause l'infidélité. Cette infidélité que nous disons conventionnelle, nous l'associons à un contenu littéral puisque c'est en passant par l'anecdote (première lecture) que nous avons pu organiser la définition d'une infidélité s'entendant littéralement dans le texte comme une perte d'exclusivité.

C'est donc cette infidélité qui est remise en question par la parole de Monsieur Do. Cette parole vient effectivement nuancer la notion d'infidélité conventionnelle en précisant qu'il n'y a pas que du blanc ou du noir, mais qu'il peut aussi y avoir différents tons. Autrement dit, il n'y a pas que de la fidélité ou de l'infidélité, il y a aussi de l'infidélité pardonnable par le fait qu'elle soit tiède, c'est-à-dire qu'elle préserve des zones de fidélité. Cette deuxième infidélité (tiède), nous la disons non conventionnelle (par opposition à la première) et nous l'associons à un contenu virtuel.

Nous voulons en venir, avec ces deux acceptations de l'infidélité, à montrer qu'un texte littéraire présente à la fois un sens littéral et un sens virtuel, dont l'un (littéral) est censé devenir la réponse de l'autre (virtuel). Nous avons jusqu'à présent proposé deux contenus l'un concernant une anecdote (fidélité

conventionnelle) se déroulant entre un «elle» (personnage Elle) et un «lui» (Je-narrateur), et l'autre concernant une partie virtuelle (fidélité non conventionnelle) se déroulant entre un «lui» (Monsieur Do) et un «lui» (Je-narrateur). L'analyse n'est pourtant pas terminée. Une fois le non-littéral organisé, il faut, pour qu'il y ait littérarité, que la structure du texte confirme cette lecture par la présence d'un élément langagier textuel dit stable. Cet élément doit pouvoir articuler deux contenus, lesquels présenteront la relation entre le contenu littéral et le contenu virtuel comme une interaction entre une proposition d'écriture et une proposition de lecture de cette écriture.

C'est cette hypothèse que nous entendons développer par le biais de la «stratégie de détour» élaborée par Darrault-Harris et Klein. Nous quitterons pour un temps le domaine de l'interprétation d'un texte pour celui de la psychothérapie. Cet emprunt permettra de revenir sur cette notion de système (abordée brièvement lors de l'effacement de la carte présentant «Réservée») qui permet de déplacer le concept d'infidélité.

CHAPITRE 2

UNE «STRATÉGIE DE DÉTOUR»

La «stratégie de détour» de Ivan Darrault-Harris et de Jean-Pierre Klein propose «...d'éviter de travailler là où la personne a localisé, a matérialisé, a figuré éventuellement ses difficultés, ses conflits et ses douleurs de quelque origine qu'ils soient¹». Le «détour» permet d'éviter le lieu du langage à la première personne. À la suite de la «psychothérapie traditionnelle» qui propose «...une approche [...] dans le langage à la première personne²», la «stratégie de détour» propose une approche dans le langage à la troisième personne. Étant donné qu'il n'est pas de notre juridiction de mesurer l'efficacité de ces approches, nous n'entrerons pas dans ce débat. Par contre, nous prendrons en considération la «stratégie de détour» pour appuyer notre proposition d'une «fiction de solution». Ce qui nous permet d'emprunter le chemin de la psychothérapie, c'est la proposition d'un langage /il/; ce langage est un peu notre porte d'entrée puisqu'il est de l'ordre de la création, de l'imaginaire.

¹ Ivan Darrault-Harris et Jean-Pierre Klein, Pour une psychiatrie de l'ellipse, p.58.

² Ibid., p.58.

Darrault-Harris et Klein prétendent que le «...thérapeute et le soigné frayent un chemin nouveau même s'ils croient refaire le chemin passé³». Ce qui a pour effet de nuancer le propos de la psychothérapie traditionnelle en le plaçant dans une perspective d'organisation. Dès à présent, ce qu'il faut surtout c'est «Une pratique qui donne sens plutôt que de chercher à reconstituer la genèse des troubles actuels. [Une pratique qui] n'explique pas ce qui est, mais indique ce qui peut être⁴». La personne du soignant joue le rôle d'un déclencheur, qui aide le sujet «...à se réapproprier ces paroles comme sa propre énonciation⁵». Le «...malade doit donner sens lui-même à ses manifestations en les intégrant dans un processus auquel elles participent désormais⁶»; sans le thérapeute, cela n'arrive pas puisqu'il n'y a pas de lecture sans lecteur. Selon Darrault-Harris et Klein, «Le psychothérapeute crée la structure de signification⁷». C'est donc lui qui, en tant que lecteur, déclenche cette lecture. Son rôle est de «...rechercher comment les significations s'engendrent⁸» et pour y arriver Darrault-

³ Ibid., p.101.

⁴ Ibid., p.101.

⁵ Ibid., p.71.

⁶ Ibid., p.100.

⁷ Ibid., p.239.

⁸ Ibid., p.122.

Harris et Klein proposent une pratique particulière qu'ils nomment la «stratégie de détour». Pour mesurer l'efficacité de cette pratique, il convient de s'attarder brièvement sur la notion de signification.

Dans leur Dictionnaire Greimas et Courtés mentionnent que

...la signification n'est saisissable que lors de sa manipulation, au moment où, en s'interrogeant sur elle dans un langage et un texte donnés, l'énonciateur est amené à opérer des transpositions, des traductions d'un texte dans un autre texte [...] Ce faire paraphrastique peut être considéré comme la représentation de la signification en tant qu'acte producteur, réunissant en une seule instance l'énonciataire-interprète [...] et l'énonciateur-producteur⁹.

Pour qu'il y ait signification il faut, en quelque sorte, que le destinataire et le destinataire soient réunis dans une seule instance. La pratique de Darrault-Harris et Klein rend cette union possible, en permettant au sujet de s'approprier sa propre parole (inconsciente). Darrault-Harris et Klein arrivent à une conclusion d'interaction. Pour eux, le sujet doit «...parvenir à être à soi-même son propre destinataire initial¹⁰», à être à la fois destinataire et destinataire, «...ce qui est au fond la définition sémiotique du sujet libre¹¹».

⁹ A.J. Greimas et J. Courtés, «Signification», Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage, p.353.

¹⁰ Ivan Darrault-Harris et Jean-Pierre Klein, op. cit., p.161.

¹¹ Ibid., p.199.

Pour arriver à faire du sujet un sujet libre qui est à la fois destinateur et destinataire, la stratégie de Darrault-Harris et Klein propose un détour par un débrayage énoncif, «...produisant [ainsi] un énoncé centré sur le /il/ au lieu du /je/¹²». En référence à Greimas, ces derniers définissent

...le débrayage énoncif il/ailleurs/alors comme étape intermédiaire entre le sujet de l'énonciation comme entité syncrétique de départ et le débrayage énonciatif [je /ici/ maintenant]¹³.

Le langage /il/ agit comme un passage permettant au /je/ comme énonciateur présupposé de l'énonciation de se réapproprier sa parole, c'est-à-dire son /je/ comme énonciation rapportée. Le sujet de l'énonciation est perçu sous deux angles, soit celui du réel et celui du simulé, où l'un peut être interprété comme le simulacre de l'autre. La parole (inconsciente) du sujet est un peu cet énonciateur présupposé, qui

...dans le discours, ne peut être considéré comme sujet de l'énonciation proprement dite, ni identifié à lui: il ne s'agit là que d'un simulacre de l'énonciation, c'est-à-dire d'une énonciation énoncée ou rapportée¹⁴.

Cette parole est en quelque sorte insaisissable puisqu'elle ne peut jamais être entièrement présente. Elle est le

¹² Ibid., p.60.

¹³ Ibid., p.49.

¹⁴ Algirdas Julien Greimas et Oswald Courtès, «Débrayage», op. cit., p.79.

manque, sinon la cause du manque dans le discours. Ce qui importe, nous le répétons, c'est que cela fasse sens pour le sujet: «L'important n'est pas d'avoir la clé mais d'être la clé. [...] La clé c'est soi-même et c'est de soi-même que de nouvelles formes doivent être créées¹⁵». Il est vain d'essayer de la retracer; il faut chercher à structurer cette parole.

Pour qu'il y ait une possible signification, il faut organiser un système (une structure). Selon Darrault-Harris et Klein ce système propose:

...une figure à deux centres: le premier fonctionne en débrayage énonciatif, le second en débrayage énoncif, et c'est dans l'aller-retour entre ces deux centres que se déroule le chemin initiatique de la psychothérapie¹⁶.

Autrement dit, ce qui est susceptible de produire une potentielle signification, c'est «l'aller-retour» entre un énoncé /je/ du sujet et un énoncé /il/ du sujet: le /je/ étant la base sur laquelle s'appuie le /il/ pour s'organiser, qui, à son tour, oriente le /je/. Nous définissons ce système comme un dynamisme, où les choses doivent entrer en interaction pour signifier.

C'est effectivement en entrant en interaction que ces deux centres organisent une possible signification.

¹⁵ Ivan Darrault-Harris et Jean-Pierre Klein, op. cit., p.242.

¹⁶ Ibid., p.49.

L'utilisation du terme «centre» n'exige pas la connaissance d'un point de départ et d'un point d'arrivée. Il ne l'exige pas parce que, suivant la pensée de Darrault-Harris et Klein, la simple prise de conscience de ces deux points est considérée comme non nécessaire à la résolution de problème:

...la thérapie n'élit [...] plus comme moyen privilégié (qui devient souvent le but unique) la prise de conscience par l'autre de l'explication de ces difficultés actuelles, selon une construction que le thérapeute aurait élaborée à partir d'un bilan préalable.

[...] La psychiatrie que nous défendons abandonne l'illusion de la recherche des significations comme voie royale de la thérapie [comme point d'arrivée]; elle est au contraire tentative de «donner sens» (ce qui phonétiquement peut s'entendre: «de naissance») présent à ce qui aide à l'assomption d'une personne comme «sujet de ce qui la traverse».

[De plus] Le manque [comme point de départ] n'est pas à démontrer en tant que tel. Il se révèle l'élément structurant du programme du sujet de quête qui entre en thérapie¹⁷.

Cette citation précise, dans un premier temps, que le but de la thérapie n'est pas d'arriver à une tangible signification; et, dans un deuxième temps, qu'elle ne se veut pas une explication de la cause du manque, ce dernier n'ayant même pas à être «démontré». Le point de départ et le point d'arrivée sont en quelque sorte absents; retracer le premier est plutôt hasardeux puisqu'il est enfoui dans une multitude de souvenirs passés; et rechercher le

¹⁷ Ibid., p.54.

deuxième est une entreprise téméraire du moment que, s'il en existe un, il est en perpétuel devenir. Les «deux centres» signifient plutôt deux lieux différents qui ne sont pas le point de départ et le point d'arrivée, mais bien un lieu de départ et un lieu d'arrivée. C'est dans cette perspective de structuration de sens que nous envisageons d'articuler le contenu littéral et le contenu virtuel. Ce sens à organiser, nous l'explorerons en poursuivant notre analyse de la nouvelle L'Infidélité.

Cette «seconde» partie (ou suite) d'analyse d'un texte littéraire s'occupera surtout à montrer d'abord qu'une structure de signification implique un rapport dialectique, où un contenu littéral engendre un contenu virtuel; puis à faire voir que cette structure s'organise à partir d'un élément langagier du texte. Ce qui nous permettra d'articuler la nouvelle L'Infidélité comme une proposition d'écriture (forme) à lire.

L'hypothèse d'une «fiction de solution» présente deux contenus; l'un offre une base (anecdote) sur laquelle s'engendre un contenu virtuel qui à son tour renvoie à un contenu littéral (anecdote). C'est dans un rapport d'interdépendance que nous envisageons le fonctionnement de ces contenus. Ce va-et-vient présent dans une «fiction de

solution» rejoint la «psychiatrie de l'ellipse»¹⁸ décrivant cette «figure» à deux centres dont l'aller-retour produit une possible signification. Nous agencerons donc la structure de signification de la nouvelle à partir de la relation entre deux contenus, où l'un fonctionne en débrayage énoncif et l'autre en débrayage énonciatif. Nous constaterons, en effet, que le contenu littéral suit le mode d'un débrayage énonciatif, au sens où il est orphelin de son sujet de l'énonciation. Puis, nous noterons que le contenu virtuel s'inscrit dans le cadre d'un débrayage énoncif puisqu'il agit comme un autre lieu, où se déplace le sens d'un contenu littéral.

C'est dans un aller-retour que s'organisera une possible signification. Dans la pratique, le lieu de départ et le lieu d'arrivée seront identifiés respectivement à ce qui a été nommé dans la nouvelle L'Infidélité «contenu littéral» et «contenu virtuel»: le lieu de départ s'associera à la notion d'infidélité conventionnelle et le lieu d'arrivée à la notion d'infidélité non conventionnelle.

Avant de poursuivre notre étude, nous devons nuancer la notion de contenu virtuel. Jusqu'à présent, nous avons passé d'un contenu littéral à un contenu virtuel sans que

¹⁸ Ibid., p.49.

cela occasionne de problème. Nous avons présenté la parole de Monsieur Do comme pouvant déplacer l'infidélité du Je-narrateur (sens virtuel), mais nous n'avons pas insisté sur son acception littérale. La parole de Monsieur Do traite d'une infidélité qui est attribuée au saké. Au point de départ, il n'est pas question d'un contenu relançant l'infidélité du Je-narrateur; c'est seulement lorsque nous utilisons cette deuxième infidélité (celle prêtée au saké) pour affecter le sens de la première, qu'arrive l'idée de virtualité. Nous utiliserons dorénavant la notion de «second contenu littéral» jusqu'à ce que l'expression «contenu virtuel» soit plus opportune.

Les deux acceptations de l'infidélité sont représentées dans le texte, l'une sous la forme d'une infidélité commise envers un restaurant et l'autre sous la forme d'une infidélité attribuée à la tiédeur du saké. D'un cas à l'autre, il ne semble pas s'agir de la même infidélité. La première serait plutôt de l'ordre d'un écart de conduite isolé, alors que la seconde serait de l'ordre d'une inconstance régulière.

Effectivement ce que nous appelons «première infidélité» s'inscrit comme un geste perdu, au centre même d'une fidélité qui dure depuis dix ans; rappelant ainsi l'image d'un «vieux» couple entretenant une fidélité

constante. Cette image est d'ailleurs renforcée par l'anecdote qui, dans un premier temps, laissait croire qu'elle tournait autour d'une interaction entre le personnage Elle et le Je-narrateur (laissant croire qu'il s'agit d'un couple).

Quant à la seconde infidélité, celle du saké, elle se traduit par un refroidissement qui, semble-t-il, est habituel. La parole de Monsieur Do (qui attribue l'infidélité à la tiédeur du saké) est présentée comme partie intégrante d'une routine qui, selon les prédictions du Je-narrateur, se reproduira «une fois encore»; il n'est donc pas question d'un fait unique car, si en réalité il ne s'agit que d'une même infidélité, ce n'est pas la première fois qu'elle a lieu.

Ces deux définitions se différencient l'une de l'autre par le fait que la première semble plus lourde de conséquence que la seconde. Dans le premier cas, la décision engageant le Je-narrateur à commettre une infidélité est difficile à prendre; ce dernier hésite à s'aventurer dans cette irrégularité, et c'est finalement «tragiquement anonyme» qu'il entre au restaurant La casserole. Nous dirons de cette infidélité qu'elle prend des allures de tragédie. Alors que, dans le second cas, l'infidélité semble plus acceptable puisqu'elle est perçue

comme une «infidélité pardonnable».

En première partie d'analyse (Chapitre un), nous avons relié la parole de Monsieur Do à l'infidélité du Je-narrateur, alors qu'en réalité (nous le voyons maintenant), cette parole concerne une autre infidélité, celle du saké. Afin de montrer de quelle façon (ou peut-être devrions-nous dire par quel hasard), cette parole participe à une «lecture» de l'infidélité du Je-narrateur, il convient à présent d'articuler cette parole (de Monsieur Do) comme une lecture de l'écriture proposée.

Bien que l'infidélité du saké et l'infidélité du Je-narrateur soient différentes l'une de l'autre, nous pouvons tout de même les associer (c'est à ce moment que nous commençons à parler de contenu virtuel). Ces deux infidélités ont un point commun, celui d'être liées au temps: comme nous pouvons dire du saké qu'il refroidit (tiédit) avec le temps (donc qu'il est infidèle avec le temps qui passe), nous dirons du Je-narrateur qu'il «tiédit» avec le temps puisqu'il commet une infidélité après avoir été fidèle pendant dix années.

Pour articuler la parole de Monsieur Do en une proposition de lecture, nous devons prendre en considération le fait qu'elle utilise la notion

d'infidélité dans un autre lieu (autre contexte); cela permet d'interpréter l'infidélité attribuée au saké, comme le lieu intermédiaire qui rend possible un déplacement. Autrement dit, c'est en passant par un autre lieu que nous pouvons appliquer la notion de tiédeur à l'infidélité du Je-narrateur: à la manière d'une «stratégie de détour», le sens littéral de l'infidélité dévie de sa route, il rejoint un autre lieu (autre infidélité), celui de la nourriture, pour finalement revenir et affecter la valeur donnée (acception littérale) à l'infidélité. C'est donc l'aller-retour entre les deux propositions qui déplace la notion d'infidélité telle qu'entendue conventionnellement et qui la recatégorise, la fait voir sous un autre angle, celui de Monsieur Do qui la voit fidèle.

Inspirée par les propos de Darrault-Harris et Klein, nous discuterons de cet aller-retour en termes d'interaction. Ce qui nous intéressera désormais, c'est l'organisation d'un mode d'entrée en interaction des contenus littéral et virtuel. Ce va-et-vient s'organisera à partir d'un élément du texte nommé «élément langagier stable».

Dans la nouvelle de Normand de Bellefeuille nous identifions le mot «Réservée» comme un «élément langagier stable». Nous le disons «stable» vu sa particularité: les

guillemets l'isolent; l'utilisation d'une lettre (R) majuscule le met en évidence; la carte sur laquelle il est écrit le souligne puisqu'elle est «grasse de sauce» (c'est-à-dire tachée, marquée); et finalement le fait qu'il soit écrit sur une carte le distingue en tant qu'empreinte de l'écriture. Comme nous le verrons, cette figure «stable» est ce qui fait basculer la problématique de l'infidélité: elle est en mesure d'accueillir les deux formes de contenu comme trace d'une écriture à lire.

Nous étudierons le mot «Réservée» selon deux points de vue: celui de l'énoncé et celui de l'énonciation. Nous verrons, à partir de l'anecdote, que le mot «Réservée» est un élément constitutif: nous pouvons le définir comme un moyen (acquis) qui permet le respect du contrat proposé tout en évitant l'infidélité. Puis, nous observerons, au plan de l'énonciation, que ce mot agit également comme ce qui rend possible une lecture de l'écriture proposée. Nous présenterons «Réservée» sous la forme d'un double moyen de manière à offrir la base d'une structure.

En premier lieu, nous organiserons «Réservée» comme un moyen acquis, au niveau de l'écriture, pour actualiser la demande du destinataire-manipulateur (Elle); c'est-à-dire, pour que le sujet manipulé (Je-narrateur) se rende dans un restaurant sans toutefois compromettre son statut d'homme

fidèle (image à laquelle le Je-narrateur s'identifie). En deuxième lieu, nous articulerons «Réservée» comme un moyen permettant de lire (d'organiser) le texte. En assumant à la fois les propositions d'un contenu littéral et d'un contenu virtuel, «Réservée» agira comme un lieu de croisement permettant le passage entre le lieu de départ et le lieu d'arrivée. Ce sont ces deux moyens que nous traiterons dans les paragraphes suivants, le premier s'inscrivant au plan de l'énoncé, l'autre au plan de l'énonciation. Traitement qui orientera notre lecture vers la mise en oeuvre d'une possible signification. «Réservée» se présentera désormais comme un élément structurant du texte, évoquant, telle une figure, une écriture organisée.

Au plan de l'énoncé, il est possible de montrer, à partir de «Réservée», un fonctionnement de L'Infidélité. En reprenant les divisions de la nouvelle que nous avons tracées (Chapitre un) à l'aide du schéma narratif de Greimas, nous élaborerons un équivalent de «Réservée» pour chacune de ces étapes. Étant donné que ces équivalents seront articulés en comparaison avec le mot «Réservée», nous débuterons par la phase le présentant (phase d'acquisition de compétence), puis nous enchaînerons avec les trois autres phases soient (dans l'ordre) la manipulation, la performance et la sanction.

Au niveau de la phase d'acquisition de compétence, nous retrouvons le mot «Réservée» qui est le moyen acquis pour passer d'une étape un, où le Je-narrateur est fidèle, à une étape deux, où il est toujours fidèle et ce, même s'il a commis une infidélité. Nous avons déjà proposé deux contenus (littéral et virtuel) s'associant à la notion d'infidélité. Le premier a été obtenu à partir de «Réservée»; nous avons profité du fait que ce mot est escamoté (dans le texte) pour attribuer à l'infidélité du Je-narrateur une définition dite conventionnelle. Cette acceptation fut associée à un contenu littéral. En ce qui a trait au deuxième contenu, celui d'infidélité pardonnable, également accordé à l'infidélité du Je-narrateur, il en fut autrement. Le mot «Réservée» n'a pas été notre initiateur; c'est seulement dans un après-coup (après l'interprétation d'un contenu littéral) qu'un lien a pu être fait. Le mot «Réservée» ne présente pas directement une définition de l'infidélité pardonnable, mais plutôt une problématique qui elle, manifeste potentiellement une notion de tiédeur.

Cette problématique se met en branle dès l'instant où le Je-narrateur entre à La casserole et se voit attribuer une table réservée. Étant donné que le Je-narrateur n'avait pas prévu se rendre à cet endroit, il est troublé de voir le Chinois l'accueillir comme si ce dernier l'attendait. Il y a dans le mot «Réservée» l'idée de

prévision (cela implique une planification préalable) qui ne se retrouve pas dans la notion d'imprévu. Si cette situation peut nous paraître manifestement aussi embarrassante qu'elle l'est pour le Je-narrateur, elle peut d'un autre côté s'avérer utile à la compréhension d'une organisation. Nous pourrons voir, par l'entremise de «Réservée», la mise en oeuvre d'un faire-semblant. Le restaurant La casserole présente au Je-narrateur une table particulière comme le ferait probablement un endroit connu tel que les Délices; il y a d'ailleurs une ressemblance entre la cuisine de ces deux restaurants. Le fait de s'asseoir à cette table sous-entend qu'elle lui (Je-narrateur) est destinée, et donne à ce lieu présumé étranger un air de familiarité. Nous remarquons ici une identification entre La casserole et les Délices qui rejoint la proposition de simulacre¹⁹. À noter également la participation du Je-narrateur à ce simulacre: en s'assoyant à cette table réservée, le Je-narrateur s'approprie une autre identité, il s'agit de celle de la personne qui, on le suppose, a réellement fait la réservation. On joue à faire semblant, comme si le Je-narrateur était effectivement la personne qui était attendue; même le Chinois joue à bien le connaître. On voit se dessiner une machination, au sens où tout

¹⁹ Nous avons déjà fait état de ce simulacre au Chapitre un, en soulignant que La casserole prenait des allures semblables à celles des Délices.

s'organise de manière à ce que le Je-narrateur ne se sente pas étranger en ces lieux.

En suivant cette logique, nous en arrivons à formuler la deuxième acception, celle d'infidélité pardonnable. En organisant la problématique d'un simulacre, «Réservée» met en scène (potentiellement) la notion de tiédeur. La prise de «Réservée» (de la place réservée) fait voir la trahison comme une infidélité tempérée, puisque nous pouvons prétendre que ce n'est peut-être pas lui (Je-narrateur identifié à homme fidèle) qui commet cette infidélité. Autrement dit, en commettant une infidélité sous l'aspect d'une autre identité, le Je-narrateur modère son action, la rend tiède: «je suis fidèle» se transforme en «on est fidèle», puisque nous envisageons maintenant la possibilité qu'il y ait là un autre /je/. De cette manière, nous en arrivons à poser «Réservée» comme proposant virtuellement la notion d'infidélité tiède. Ainsi, par l'entremise du mot «Réservée», nous retrouvons les deux acceptions de l'infidélité (conventionnelle et non conventionnelle); ce qui laisse présager le rôle que pourra tenir cet élément («Réservée») dans le processus de structuration de sens.

Dans le même ordre d'idée, nous observerons à la phase de manipulation «Mais je suis fidèle» qui représente le problème de départ. Il y a, dans cette objection, une

allusion à l'impossibilité pour le Je-narrateur d'accepter la proposition du destinataire-manipulateur sans que ses propres valeurs ne soient affectées; ce qui incite le Je-narrateur à faire l'acquisition d'un moyen lui permettant de respecter le contrat. Ce moyen, nous l'avons vu, est le mot «Réservée» qui «rend possible» l'emprunt d'une autre identité. Une fois ce moyen obtenu, il sera mis à l'essai à la phase de performance.

Nous identifierons l'élément équivalent à «Réservée» dans la performance par «Pas le nom, pas le nom, surtout pas le nom!». Cette objection sous-entend l'arrêt du jeu, celui de la simulation d'une identité, puisqu'elle menace d'identifier le Je-narrateur (fidèle) au /je/ du restaurant (infidèle); risquant ainsi de dévoiler son identité réelle. Toutefois, comme le dévoilement du nom n'a pas lieu (le Je-narrateur s'échappant à temps), nous disons de ce «Pas le nom²⁰», qu'il préserve la dissimulation du nom et que, de cette façon, il rend valable le déguisement (autre identité). Nous traduisons donc cette séquence comme la mise à l'épreuve du moyen trouvé. Elle révèle effectivement l'efficacité de ce moyen (qui consiste à dissimuler une identité [celle du «je suis fidèle»] par l'emprunt d'un autre /je/ [simulation d'une identité])

²⁰ «Pas le nom, pas le nom, surtout pas le nom». À l'avenir: «Pas le nom».

puisque l'image d'homme fidèle est sauvegardée.

La quatrième phase, quant à elle, devrait (en principe) intégrer deux éléments représentatifs pour illustrer sa double nature²¹. Mais nous jugeons cette avenue trop complexe pour un élément que nous voulons simplificateur. Pour assumer la fonction de représentant, il faut un mot (ou un groupe de mot) pouvant évoquer la situation finale, tout en montrant que cette situation est corrélative à la phase de manipulation. L'élément «quand on est fidèle» semble tout désigné pour remplir cette fonction. Nous pouvons identifier ce syntagme comme un élément structurant de la phase de sanction puisqu'il rétablit la pertinence du moyen utilisé; nous pouvons conclure à l'efficacité du moyen parce que le Je-narrateur continue (par ce syntagme) d'affirmer une fidélité, alors qu'il est allé à La casserole. Ce «quand on est fidèle» entraîne également un retour au point de départ qui est maintenant transformé; le /je/ de la manipulation (je suis fidèle) devient le /on/ de la sanction (on est fidèle). Nous notons effectivement une relation entre ces deux positions: nous retrouvons deux fois la même affirmation (celle d'une fidélité) émise par un unique sujet (Je-

²¹ En étudiant cette partie du texte au Chapitre un, nous avons proposé deux façons d'envisager cette sanction: l'une s'exprimant sur un plan littéral, par le personnage Elle (destinateur-manipulateur), l'autre sur un plan virtuel, par la parole de Monsieur Do (destinateur-judicateur).

narrateur) et dite dans des termes semblables puisque seul le pronom change. Le remplacement du pronom /je/ par le pronom /on/ implique le passage du personnel à l'impersonnel: le pronom /je/ indique de façon précise le sujet dont il est question, alors que le pronom /on/ ne le détermine pas. L'utilisation du pronom /on/ suppose l'exclusion du /je/ comme représentant d'une personne particulière; et, par le fait même, valide l'efficacité du moyen trouvé. Effectivement, en se concevant comme ce qui gomme la notion de /je/ personnel, le /on/ rappelle le moyen utilisé: lorsque dans «Réservée», nous disons que le Je-narrateur emprunte une autre identité (un /je/ autre), nous pouvons voir, à ce moment, une exclusion du /je/ (son caractère personnel devient impersonnel). Le pronom /on/ permet donc de supposer que c'est l'utilisation d'une marque d'identité moins personnelle, moins définie, qui explique comment le Je-narrateur peut continuer d'affirmer qu'il est fidèle.

Ces quatres éléments que nous avons mis en chaîne conformément aux préceptes de l'organisation narrative, permettent une schématisation de la nouvelle. Ainsi, nous pouvons voir que l'élément «Pas le nom», présuppose l'acquisition d'une compétence puisque pour être valable, la préservation de l'identité (performance) exige qu'éventuellement une identité ait été cachée; ce qui a été

fait à la phase d'acquisition de compétence, lors de l'emprunt (virtuel) d'un autre /je/ (celui qui a hypothétiquement réservé la table). Nous pouvons également noter un rapport de réciprocité entre la phase de sanction et la phase de manipulation par l'entremise de «quand on est fidèle». De façon narrative, l'élément «quand on est fidèle» fait suite aux propos tenus par le personnage Elle au sujet de la cuisine de La casserole; il se présente comme un réponse à cette parole du personnage Elle: «...depuis peu, fait bizarre, la sauce des raviolis est mieux liée et le boeuf à l'orange idéalement relevé²²». Nous supposons donc que le syntagme «quand on est fidèle» renvoie à cette partie de la sanction (à cette parole du personnage Elle), laquelle renvoie, à son tour, à la phase de départ. Effectivement, cette parole du personnage Elle ressemble à celle qui était rapportée dès le départ et à laquelle le Je-narrateur répondait «Mais je suis fidèle»: «Bien sûr, la sauce des raviolis au sésame paraissait moins liée et le boeuf à l'orange aurait pu être plus relevé...»²³. Narrativement, les éléments de la manipulation et ceux de la sanction interagissent ensemble. D'ailleurs cette dynamique se confirme par la possibilité de lier l'élément «quand on est fidèle» (sanction) à la

²² Normand de Bellefeuille, «L'infidélité», Ce que disait Alice, p.102.

²³ Ibid., p.99.

parole anticipée de Monsieur Do; et de rattacher cette dernière à la dédicace «à David Do». Littéralement «quand on est fidèle» reconnaît le Je-narrateur comme étant toujours fidèle. Ce qui permet de comprendre comment le Je-narrateur peut toujours s'afficher fidèle, malgré son infidélité, c'est la notion de tiédeur; c'est la tiédeur (attitude tiède) qui permet de parler d'une infidélité pardonnable. Or, textuellement, seule la parole de Monsieur Do (venant linéairement après) présente la tiédeur comme une infidélité pardonnable: sans la parole anticipée de Monsieur Do, il n'y a pas (textuellement) d'infidélité tiède. Nous dirons de ce «quand on est fidèle» qu'il «inclus» «potentiellement» cette parole anticipée de Monsieur Do. De là, nous pouvons lier la sanction à la manipulation puisque Monsieur Do peut trouver un correspondant dans la dédicace «à David Do». Cette dernière supposition relance toutefois la discussion sur un autre plan, celui de l'énonciation.

Nous venons d'articuler l'élément «Réservée» et ses trois équivalents dans un rapport d'interdépendance; ce qui porte à considérer ces quatre éléments langagiers comme des figures qui, conformément aux quatre phases du schéma narratif, offrent une schématisation de la nouvelle L'Infidélité. Maintenant, nous voudrions montrer que pour être fonctionnel, ce type de rapport qu'entretiennent entre

eux les quatre éléments langagiers, doit s'organiser dans un mode que nous dirons «indirect». La phase de performance nous servira pour illustrer ce mode de fonctionnement (indirect).

La phase de performance peut s'entendre comme un passage de la potentialité à l'existence; c'est un lieu de transition. D'ailleurs, nous pouvons voir, par l'entremise du personnage Elle qu'une transformation a effectivement eu lieu: Elle note, immédiatement après la performance, une amélioration de la qualité des plats de nourriture, sans toutefois pouvoir expliquer la nature de ce changement. Cette explication vient, dans un deuxième temps, par la parole de Monsieur Do qui propose (virtuellement) d'appliquer la notion de tiédeur à celle d'infidélité et d'en faire une infidélité pardonnable. Cela s'organise comme si la transformation ne pouvait être immédiatement accessible. En ne voulant pas être nommé à la phase de performance («Pas le nom»), le Je-narrateur préserve une identité qui lui permet de ne pas être identifié, donc de ne pas être infidèle. Même si l'élément «Pas le nom» est, en quelque sorte, ce qui rend opératoire la simulation (d'une identité) qui a été amorcée par «Réservée» (c'est là qu'apparaît virtuellement le /on/ de «on est fidèle»), cet élément prend son efficacité seulement lorsque la parole de Monsieur Do intervient puisque (comme nous l'avons déjà

dit) c'est elle qui rattache la notion de tiédeur à l'infidélité et qui, seule, permet de qualifier cette infidélité de pardonnable. Bien qu'à ce stade-ci, la notion d'infidélité tiède ne soit pas textuellement présente, nous pouvons tout de même traiter l'action de boire du saké tiède comme une anticipation sur la parole de Monsieur Do (également anticipée). Effectivement, nous notons qu'à la place du boeuf, le Je-narrateur avala «...coup sur coup trois ou quatre petits verres de saké, tiède...²⁴». Étant donné que la tiédeur est une infidélité attribuée au saké et que le Je-narrateur (anonyme) accepte de le prendre tiède alors qu'il a comme conviction que le saké doit se boire chaud sans être brûlant, nous pouvons supposer qu'il assume, par là, la tiédeur. À ce moment, le Je-narrateur devient un client propre à La casserole (il s'ajuste à ce restaurant), il se fait «autre», puisque (nous l'apprenons à la sanction) s'il avait été aux Délices, il n'aurait pas bu son saké tiède: «...[il mangerait] très lentement [ses] deux plats préférés, laissant peut-être tiédir le saké que, bienveillant, il [Monsieur Do] [lui offrirait] alors de réchauffer...²⁵».

Il s'agit ici d'un exemple de parcours indirect, où la performance (interagissant avec la compétence) nécessite,

²⁴ Ibid., p.101.

²⁵ Ibid., p.102.

pour être opératoire, un passage par la sanction qui, elle, interagit avec la manipulation. «Réservée» et «Pas le nom» sont comme deux lieux laissés ouverts qui ont besoin, pour être actualisés, d'une lecture les rabattant l'un sur l'autre; et pour ce faire, une lecture doit passer d'un /je/ marquant la personnalisation (je suis fidèle), à un /on/ marquant la dépersonnalisation (on est fidèle). Ce passage du /je/ au /on/ exige toutefois l'acquisition d'une compétence. Nous constatons que tous agissent dans un rapport d'interdépendance que nous disons indirect puisque chaque relation (interdépendante) nécessite la présence d'un tiers pour être opératoire.

Le passage de la compétence à la performance est un exemple de parcours indirect qui ressemble au type de fonctionnement d'une interaction (entre un /je/ et un /tu/); laquelle exige un détour pour être actualisée. L'énonciation devrait rejoindre ce type de rapport (celui qui permet le passage entre le potentiel et l'existence) puisqu'elle devrait «...être conçue [...] comme une instance qui aménage le passage entre la compétence et la performance...²⁶». Nous devrions pouvoir montrer par ce lien que le parcours (indirect) proposé au plan de l'énoncé, se reflète au plan de l'énonciation.

²⁶ Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtès, «Énonciation», op. cit., p. 126.

Au plan de l'énonciation, nous retrouvons un /je/ écrivant et un /tu/ lisant cet écrit; le /tu/ étant (en quelque sorte) anticipé par le /je/ puisque dans la nouvelle L'infidélité, il y a la dédicace qui joue ce rôle de /tu/. L'allocutaire est clairement identifié comme étant David Do (trace d'un /je/ écrivant) auquel nous pouvons associer le destinataire de l'énoncé (Monsieur Do - un /tu/²⁷) vu qu'il porte le même nom. Une lecture s'agence en passant par David Do et en se terminant par Monsieur Do. Mais pour s'organiser de cette façon, une lecture doit effectuer un détour; elle doit réaliser le cheminement d'une écriture, c'est-à-dire, organiser, structurer le texte. Autrement dit, il n'y a pas de lecture sans écriture. Ce qui permettra ce détour, c'est le mot «Réservée» (compétence) accompagné de son correspondant «Pas le nom» (performance).

Nous disons du mot «Réservée» (entendu comme le moyen utilisé pour être en mesure de lire le texte «correctement»), qu'il contient potentiellement la problématique de l'infidélité, celle que, comme nous le verrons, seul le lecteur réel peut lire. Nous avons déjà convenu qu'en entrant dans le lieu La casserole, le Je-narrateur est infidèle à Monsieur Do. C'est en s'assoyant

²⁷ À noter que la parole de Monsieur Do est une parole anticipée par le Je-narrateur; à la manière d'une dédicace, elle prévoit une place pour la lecture (destinataire).

à cette table réservée que le Je-narrateur préserve sa fidélité puisqu'à ce moment, il s'approprie une autre identité (celle du /je/ qui a probablement réservé la table); le fait d'entrer dans un lieu inconnu et de s'asseoir à une table réservée (qui ne devrait pas lui être destinée) provoque un déplacement au niveau de l'identité. Pour commettre son infidélité (anonymement) le Je-narrateur emprunte un autre /je/, passe par un autre lieu et demeure ainsi fidèle. Cette façon de faire ressemble à celle que nous utilisons pour aborder le texte. Pour faire signifier la nouvelle, nous devons passer par David Do (autre tu); c'est la dédicace qui nous donne l'opportunité de lire la parole de Monsieur Do, c'est-à-dire d'organiser ce que, sur le plan littéral, nous avons qualifié de problématique. Nous l'avons déjà dit, la dédicace «à David Do» permet de traiter le Monsieur Do du texte comme un destinataire (au plan de l'énonciation). De cette manière, si nous empruntons la dédicace (pour lire la nouvelle), nous pouvons anticiper que ce travail de lecture s'effectuera en passant également par Monsieur Do. Pour interpréter la parole de Monsieur Do comme une sanction, c'est-à-dire comme une lecture, il a fallu placer ce dernier au rang de destinataire-judicateur; dès le moment, où nous avons pris cette initiative, nous avons, du même coup, assumé la place de celui qui généralement manipule (l'écrivain), pour

devenir à notre tour manipulateur et organiser le texte²⁸. Afin de clarifier cette affirmation, nous en reprendrons le raisonnement.

Au niveau de l'énoncé, nous avons le Je-narrateur qui, en prenant la place réservée, dissimule son identité sous celle d'un autre. À ce moment, il (Je-narrateur) est dans un restaurant ressemblant aux Délices, et dont l'hôte est un «Chinois» sans nom précis (nous ignorons son nom). Ce n'est pas Monsieur Do, mais ce pourrait être son équivalent puisque nous notons certaines ressemblances entre ces deux personnages: le Chinois et Monsieur Do ont la même occupation dans un restaurant du même type puisque ce lieu, est-il utile de le rappeler, n'est pas le restaurant Délices du széchuan, mais pourrait presque l'être. De plus, le nom de famille Do laisse supposer qu'ils ont une origine similaire, sinon la même. Et puis, le Chinois semble bien connaître le Je-narrateur puisqu'il agit comme s'il connaissait ses habitudes alimentaires, ainsi que des renseignements sur sa vie privée; en fait il se comporte de la façon dont le ferait probablement Monsieur Do à l'égard du Je-narrateur (ces derniers se côtoyant depuis dix ans).

²⁸ En nous improvisant destinataire, nous simulons une interaction, où nous sommes à la fois destinataire et destinataire (définition sémiotique d'un sujet libre), ce qui nous permet de lire la nouvelle, c'est-à-dire d'organiser une possible signification. Autrement dit, nous tramons un mode de fonctionnement par lequel nous pouvons présenter une «possible signification» comme la propre énonciation de la nouvelle.

Ces correspondances par lesquelles nous lions l'hôte des Délices et l'hôte de La casserole, relèvent, toutefois, de l'ordre du hasard. Certes, nous pouvons croire, comme le suppose le Je-narrateur, que tout cela est une manigance du personnage Elle (destinateur manipulateur), et ainsi jouer le jeu du manipulé. Cependant, comme cette supposition n'est jamais confirmée (textuellement), si nous nous y conformons, nous devrons avouer que c'est nous (lecteur) qui l'imaginons, c'est-à-dire qui l'organisons (manipulons). Cette double perspective (manipulé et manipulateur) prend forme lorsque le Je-narrateur s'approprie une autre identité: à ce moment, le Je-narrateur passe (potentiellement) de sujet manipulé à sujet manipulateur. En d'autres mots, ce /je/, représentant le héros auquel d'ordinaire nous (lecteur) nous identifions, prend une autre identité; il dissimule son nom pour arriver à commettre son infidélité tout en demeurant fidèle, tout en étant Je-narrateur. Ainsi, nous disons que le Je-narrateur effectue un détour parce que nous le supposons dans un faux-lieu sous l'apparence d'un faux-je et conversant, en quelque sorte, avec un faux-tu. Ce qui nous porte à croire qu'ici, une interaction est simulée puisque cela se trame comme si le faux-lieu était un faux-Délices, le faux-tu, un faux-Monsieur Do et le faux-je, un faux-Je-narrateur. Ce détour (débrayage) permet donc d'organiser

une simulation d'interaction qui, elle, permet de relier cet événement (celui entourant la place réservée) à la parole de Monsieur Do (celle qualifiant la tiédeur du saké). Par ce débrayage, nous pouvons également voir le Je-narrateur comme endossant (virtuellement) le rôle du destinataire: en prenant l'identité d'un autre /je/ (celui qui a probablement réservé), il y a la possibilité que le Je-narrateur assume le rôle du personnage Elle (destinataire) puisque c'est Elle qui est soupçonnée d'avoir fait la réservation (supposition qui n'est jamais confirmée). Ainsi, nous pouvons, sur le plan littéral, nous identifier au Je-narrateur comme héros traditionnel, et être, comme semble l'être le Je-narrateur, victime d'une manigance. Toutefois, en nous identifiant seulement au Je-narrateur, nous en restons au plan de l'énoncé et peut-être y perdons-nous au plan de la signification; peut-être sommes-nous, comme Monsieur Do, victime d'une infidélité... Par conséquent, pour faire signifier la nouvelle, nous devons effectuer un débrayage à la manière du Je-narrateur. Autrement dit, nous devons passer par David Do puisque par ce détour, nous assumons la position de l'instance de l'énonciation; nous assumons le rôle d'une écriture. Dès ce moment, notre lecture devient effective puisqu'elle revêt désormais l'aspect d'une écriture. Ce qui rend légitime une telle procédure, c'est la présence du /on/ qui, lui, permet l'effacement du nom, c'est-à-dire de

l'identité. Dans notre cas, nous pourrions suggérer l'effacement du nom comme lecteur traditionnel qui suppose également, pour en assumer sa place, l'effacement du nom comme auteur. En fait, pour qu'il y ait signification (pour pouvoir lier la parole de Monsieur Do à ce qui s'est passé), nous devons endosser à la fois le rôle de lecteur qui accompagne le héros et la position de David Do qui entraîne le débrayage (le détour).

Notre étude montre qu'il ne peut y avoir de signification que de façon médiatisée (par la lecture); seul le lecteur réel peut effectuer cette lecture, peut justifier l'existence d'une manigance. Dans la nouvelle, le Je-narrateur n'est jamais identifié sous sa fausse identité, pas plus d'ailleurs que l'identité de celle (Elle) qui aurait pu réservée la table n'est confirmée, seulement nous (lecteur), pouvons lier les événements ensemble, pouvons les faire signifier, et ce, en occupant la position d'une écriture. Une écriture (un savoir-écrire) que nous assumons en passant par David Do; c'est du moins de cette façon que se traduit le plan de l'énonciation dans la nouvelle L'Infidélité.

Effectivement, en identifiant le Monsieur Do du texte au David Do de la dédicace (à qui s'adresse le texte de L'Infidélité), nous pouvons déplacer la sanction au niveau

du plan de l'énonciation: la sanction confirme alors que le moyen utilisé²⁹ fonctionne puisque nous sommes en mesure de lire l'écriture du texte. Autrement dit, en faisant de Monsieur Do celui qui sanctionne, nous plaçons ce dernier en position de destinataire-judicateur; à ce moment il double (en quelque sorte) le rôle qu'occupe déjà le personnage Elle. Ce jeu de doublage prend part à un acte de lecture puisqu'il nous (lecteur) permet d'effectuer la démarche d'une écriture (en déplaçant Monsieur Do en position de destinataire) pour finalement arriver à lire L'Infidélité. Nous devenons alors, un peu comme Monsieur Do, à la fois destinataire et destinataire. Destinataire réussissant à assumer le rôle d'un destinataire, pour ainsi être un sujet (libre) capable de lire le texte «correctement», d'en proposer une lecture.

Cette lecture s'organise médiatement puisque nous devons passer par David Do (par l'écriture) pour lire la nouvelle. Ce passage implique un détour (autre /tu/), c'est-à-dire un débrayage par lequel nous assumons la position de destinataire. À noter que le détour par la dédicace est d'ailleurs potentiellement autorisé par «Réservée» (moyen acquis); au plan de l'énoncé, «Réservée» met aussi en scène un /je/ (Je-narrateur destinataire) qui

²⁹ «Réservée» comme simulation d'une identité présente virtuellement l'effacement du /je/ au profit du /on/.

effectue un détour par un autre /je/ (celui qui a probablement fait la réservation), lequel est justement soupçonné d'être le personnage Elle (destinateur-manipulateur). «Réservée» réunit donc sous une même instance un destinataire et un destinateur. Ainsi «Réservée», que nous avons d'abord présenté comme un moyen utilisé pour éviter l'aspect décadent de la manipulation (par la simulation d'une identité), peut également être perçu (virtuellement) comme un moyen permettant une lecture de l'écriture. Évidemment, c'est nous qui actualisons cette potentialité lorsque nous déplaçons Monsieur Do destinataire à Monsieur Do destinateur puisque, à ce moment, nous assumons (de façon imaginaire) le rôle de destinateur.

CONCLUSION

Nous avons amorcé ce travail en envisageant la distinction entre un texte dit littéraire et un texte dit non littéraire comme une question de savoir-écrire dans l'intention de montrer qu'un texte littéraire offre la possibilité d'organiser un savoir-écrire de lecture qui traduit un savoir-écrire d'écriture. En utilisant une forme de débrayage pour lire la nouvelle, nous orchestrions une simulation d'interaction entre un destinataire et un destinataire qui donne lieu à une signification, puisque nous devenons à la fois ce destinataire et ce destinataire. Ce système (simulation d'une interaction) que nous mettons en place (au plan de l'énonciation) pour effectuer une lecture de L'Infidélité, nous le retrouvons également au plan de l'énoncé. Au plan de l'énoncé, nous organisons le passage de «je suis fidèle» à «on est fidèle» par la simulation d'une interaction. Nous présentons le lieu La casserole comme un simulacre des Délices, c'est-à-dire comme un faux-lieu; le Chinois comme un simulacre de Monsieur Do, donc un faux-tu; et le Je-narrateur, comme un faux-je. Par ce simulacre (faux-lieu, faux-je et faux-tu), nous supposons une simulation d'interaction qui occasionne

la perte d'une «identité personnelle»¹: cela s'organise comme si ce n'était pas véritablement le Je-narrateur (comme homme fidèle) qui est dans ce lieu étranger (préservant ainsi son identité d'homme fidèle). Ainsi, ce procédé rejoint celui, où nous (lecteur) devons simuler une interaction entre le destinataire et le destinataire (écrivain) de la nouvelle pour être en mesure de la lire: en passant par David Do (dédicace) pour lire la nouvelle, nous occupons la position de «vrai» destinataire du texte, ce qui, par la suite, nous permet d'organiser la parole de Monsieur Do comme une sanction; et de nous improviser par là destinataire du texte. Nous devenons alors à la fois destinataire et destinataire (définition sémiotique du sujet libre), c'est-à-dire compétent à faire signifier la nouvelle. Nous avons donc, au plan de l'énoncé, un système d'interaction simulée qui traduit un savoir-écriture d'écriture; c'est de cette façon que s'organise l'énonciation dans la nouvelle de Normand de Bellefeuille.

Quant à l'hypothèse d'une fiction de solution qui conçoit un texte littéraire en deux contenus (l'un comme une réponse [littéral], l'autre comme une question

¹ Le mot «Réservée» est l'élément à partir duquel nous pouvons attribuer au Je-narrateur une «identité impersonnelle», ce qui d'ailleurs peut être accrédité par la présence du /on/ comme marque de l'effacement du nom.

[virtuel]), elle vient d'être articulée. En considérant le plan de l'énonciation comme un savoir-écrire d'écriture, nous pouvons le traiter comme une proposition d'écriture (trace de l'écriture) qui (potentiellement) offre une façon (un comment) d'articuler (lire) la nouvelle. Toutefois, nous ne pouvons pas organiser cette écriture sans passer par l'énoncé, puisque l'énoncé est le lieu où nous (lecteur) formulons une lecture (un savoir-écrire de lecture); laquelle lecture exige, pour être effective, l'agencement d'une écriture. De sorte qu'il ne peut y avoir de lecture sans écriture, ni d'écriture sans lecture; les deux interagissent ensemble pour signifier.

Dans le cas d'un contenu littéral et d'un contenu virtuel, nous pouvons considérer leur relation d'une façon similaire. Après avoir engendré un contenu virtuel (qui se présente comme la lecture d'une écriture), le contenu littéral devient une sorte de proposition d'écriture. Ce contenu littéral ne peut toutefois être perçue comme une proposition d'écriture qu'une fois le contenu virtuel mis en forme. Ce dernier ne peut être, à son tour, immédiatement accessible puisqu'il est engendré par le contenu littéral. Le virtuel se présente comme une proposition de lecture de l'écriture proposée; le contenu virtuel exige ce détour (par le littéral) pour se réaliser. Le littéral et le virtuel sont interdépendants de sorte que

les deux contenus doivent interagir ensemble pour signifier. Admettons un instant que nous puissions parler des deux contenus en termes d'interaction, nous aurions une interaction de type question/réponse². Dans la nouvelle, cette dynamique s'organiserait entre un /je/ et un /tu/: d'abord un /je/ proposant une écriture de l'infidélité du Je-narrateur par «je me lis littéralement de telle façon», c'est-à-dire selon une acception conventionnelle de l'infidélité (lecture traditionnelle). Puis, un /tu/ comme variation de l'écriture proposé par «tu me lis virtuellement de telle façon», c'est-à-dire selon une acception nuancée de l'infidélité (lecture non traditionnelle). Nous obtiendrions deux contenus appelant deux positions d'interlocuteurs. La possibilité d'une interaction de type /je - tu/ (je me lis, tu me lis) ne pourrait s'exprimer, dans ce cas précis, qu'indirectement, que de façon médiatisée; c'est le lecteur qui, en s'appuyant sur un élément langagier stable («Réservée»), l'actualiserait. Dès lors, s'activerait un va-et-vient qui organisera un possible dire.

²La question étant la mise en forme d'un contenu virtuel qui, en fait, ne se formule pas comme une question puisque cette mise en forme est considérée, non pas comme un sens à retracer, mais plutôt comme un sens à organiser. Le contenu virtuel organise une lecture qui doit lire une écriture (celle proposée par le littéral). Donc, une lecture qui doit faire sens pour l'ensemble de la nouvelle (au même titre que le sujet de la cure organise une signification qui doit faire sens pour lui), transformant ainsi le contenu littéral en une sorte de réponse ouverte, c'est-à-dire en une sorte de lieu, où peut se formuler une proposition d'écriture offrant, par là, une structuration de sens.

À propos de cet élément langagier stable («Réservée»), nous devons préciser que pour permettre l'escamotage du /in/ de l'(in)fidélité (passage de l'infidélité à l'infidélité pardonnable), «Réservée» doit lui-même interagir avec un autre élément du texte, c'est du moins ce que montre notre étude. Pour que «Réservée» soit fonctionnel, nous devons le mettre en relation avec la parole de Monsieur Do (celle traitant du saké tiède comme d'une infidélité pardonnable).

Effectivement, cette parole de Monsieur Do agit comme si elle proposait une lecture de «Réservée». D'abord, elle est présentée comme une prévision du Je-narrateur qui anticipe les propos que tiendra Monsieur Do au sujet d'une infidélité. Puis, elle (la parole) permet de rattacher (en passant par la dédicace) la notion d'infidélité pardonnable à l'infidélité commise par le Je-narrateur. Ainsi, nous disons que cette parole propose la façon dont Monsieur Do pourrait éventuellement recevoir (lire) l'infidélité du Je-narrateur. La parole de Monsieur Do peut être interprétée comme une prévision de lecture (trace de l'écrit) puisqu'elle permet d'articuler une lecture de L'Infidélité. Nous notons donc deux éléments: «Réservée» et la parole de Monsieur Do qui, mis en relation, proposent une trace d'écriture à lire.

Finalement, l'union des contenus littéral et virtuel dans la nouvelle de Normand de Bellefeuille, nous permet d'organiser un système, où les choses doivent entrer en interaction pour signifier. Toutefois, cette interaction ne peut se faire que de façon médiatisée; nous (lecteur) devons effectuer un détour, c'est-à-dire simuler une interaction pour être en mesure d'agencer une signification dans la nouvelle. Autrement dit, pour qu'un /je-destinataire/ et un /tu-destinataire/ puissent être mis en relation, nous devons passer par un simulacre. Ainsi, nous avons dû passer par la dédicace (autre tu-destinataire) et nous improviser destinataire du texte pour être capable d'en proposer une lecture.

Nous en arrivons, au terme de cette étude, à conclure qu'il ne peut y avoir de signification que médiatement, que la référence ne peut se faire que par un détour puisqu'une lecture nécessite une écriture et vice-versa. Ainsi, vous en conviendrez, peu importe ce que nous disons d'un texte (ou ce que nous voulons en dire), il faut passer par le même genre de structure, par un système organisé pour faire signifier. Dès l'instant où nous convenons du rôle essentiel de ce système organisé dans le processus de structuration de sens, nous pouvons amalgamer les deux

grandes définitions de la littérature³ (autotélisme et fiction).

Ce système lie ensemble les deux grandes définitions de la littérature (fiction et autotélisme), à condition d'entendre la première (fiction) comme la possibilité d'organiser, par l'imaginaire, une possible signification, et de percevoir la seconde (autotélisme) comme l'organisation d'une écriture (forme) à lire. Effectivement, ce système permet d'articuler la nouvelle comme une proposition d'écriture à lire; à partir d'un simulacre, c'est-à-dire d'un imaginaire, nous pouvons organiser la nouvelle comme une structuration de sens. Pour articuler la problématique du simulacre (Je-narrateur empruntant une autre identité), le savoir-écrire de lecture (qui consiste à proposer un va-et-vient entre le littéral et le virtuel en simulant une interaction) doit s'appuyer sur «Réservée» comme trace d'une écriture, dont la dynamique est relancée par la parole de Monsieur Do (également articulée comme une trace d'écriture). C'est en s'appuyant sur un élément langagier stable (en relation avec un autre) que cette proposition de lecture peut traduire une proposition d'écriture et ainsi, présenter la nouvelle comme l'organisation d'une écriture (forme) à

³ Tzvetan Todorov, «La notion de littérature», La notion de littérature et autres essais.

lire. Cette organisation s'agence dans un rapport interdépendant (entre deux contenus) qui ne peut être actualisé qu'à partir d'un simulacre, donc d'un imaginaire. Ce simulacre permet en fait à une lecture d'être celle d'une écriture, de sorte que la notion de fiction, d'abord entendue comme une invention passive (lecture traditionnelle), se déplace en une fiction, cette fois entendue comme une invention active (lecture non traditionnelle) puisque le lecteur participe désormais à l'écriture de la nouvelle; il la rend littéralement possible.

BIBLIOGRAPHIE

ANGENOT, Marc, «Travail du texte», Glossaire pratique de la critique contemporaine, Canada, Huturbise Hmh, 1979, p. 213.

BELLEFEUILLE, Normand de, «L'Infidélité», Ce que disait Alice, Québec, L'instant même, 1989, p. 99 à 102.

BERTRAND, Denis, «Référent interne et littérarité», La Littérarité, sous la direction de Louise Milot et Fernand Roy, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 163 à 178.

DARRAULT-HARRIS, Ivan et KLEIN, Jean-Pierre, Pour une psychiatrie de l'ellipse: les aventures du sujet en création, préface de Jean Duvignaud, postface de Paul Ricoeur, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, 278 p., (coll. «Formes sémiotiques»).

DERRIDA, Jacques, «La Mythologie blanche», Poétique, n° 5, Paris, Seuil, 1971, p. 2 à 32.

DUCROT, Oswald et TODOROV, Tzvétan, Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972, 469 p.

DUPRIEZ, Bernard, Gradus: les procédés littéraires, Paris, Christian Bourgeois, 1984, 541 p., (coll. «10/18», n° 1370).

ECO, Umberto, Sémiotique et philosophie du langage, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, 285 p., (coll. «Formes sémiotiques»).

ECO, Umberto, Les Limites de l'interprétation, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1992, 406 p.

FREUD, Sigmund, Sur le rêve, traduit de l'allemand par Cornélius Heim, préface de Didier Anzieu, Paris, Gallimard, 1988, 146 p., (coll. «Folio/Essais», n° 12).

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÈS, Joseph, Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Hachette Livre, 1993, 454 p., (coll. «Hachette Supérieur»).

GROUPE D'ENTREVERNES, Analyse sémiotique des textes, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1979, 207 p.

HÉNAULT, Anne, Narratologie: sémiotique générale (Les enjeux de la sémiotique 2), Paris, Presses Universitaires de France, 1983, 223p.

TODOROV, Tzvetan, «La Notion de littérature», La Notion de littérature et autres essais, Paris, Seuil, 1987, p. 9 à 26, (coll. «Points», n° 188).